
Le Verbe

voir • penser • croire

DOSSIER GUERRE

EN ATTENDANT LA PAIX

GRATUIT Printemps 2018
Postes-publications N° 40063100

*« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était en Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement en Dieu.
Tout par lui a été fait,
et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.
En lui était la vie,
et la vie était la lumière des hommes.
Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.
La lumière, la vraie,
celle qui éclaire tout homme,
venait dans le monde.
Le Verbe était dans le monde,
et le monde par lui a été fait,
et le monde ne l'a pas connu.
Il vint chez lui,
et les siens ne l'ont pas reçu.
Et le Verbe s'est fait chair,
et il a habité parmi nous,
et nous avons vu sa gloire,
gloire comme celle qu'un fils unique
tient de son Père,
tout plein de grâce et de vérité. »*

– Jean 1,1-5.9-11.14

ATTENDRE ET ESPÉRER

Le carême qui vient de se terminer et le temps pascal qui commence ces jours-ci ont quelque chose d'anachronique.

Plus tôt en mars, alors que se déroulait à Austin (Texas) le fameux pèlerinage de technophiles South by Southwest (SXSW), l'Église catholique, jamais vraiment de son temps, proposait une lente et pénible montée vers le calvaire.

D'un côté, les jeunes élites mondiales de l'intelligence artificielle, du capital de risque et du bitcoin se *shootaient* au *high-speed*, la tête dans le *cloud*. De l'autre, une institution aux allures archaïques se prépare à faire le mémorial d'un évènement qui commence à dater : un homme exécuté non pas avec un sabre laser, mais cloué sur un bout de bois ; vraisemblablement revenu du séjour des morts en chair et en os, et non pas en hologramme.

Lors de cette grand-messe (je parle ici du festival SXSW), une conférence d'Elon Musk, PDG de Tesla et de SpaceX, a galvanisé la foule :

« Il y a des choses affreuses qui arrivent en permanence dans le monde. Mais la vie, ce n'est pas résoudre des problèmes misérables les uns après les autres. Il doit y avoir des choses qui vous inspirent, qui vous font vous lever le matin, vous rendent fier de l'humanité.

« Constantin Tsiolkovski [un scientifique russe du début du 20^e siècle spécialiste de l'espace] a dit : "La Terre est le berceau de l'humanité, mais l'humanité ne peut pas rester dans son berceau pour toujours." Il est temps de partir à la conquête des étoiles, d'étendre le spectre de la conscience humaine. Je trouve ça incroyablement excitant et ça me rend heureux d'être en vie, j'espère que vous aussi. »

J'aime bien cette analogie du berceau reprise par Musk. Mais je pense qu'il ne va pas assez loin. En fait, pour un prophète, il manque cruellement de *vision*.

La mort et la résurrection ont bien des similitudes avec l'enfantement : « La création tout entière gémit dans les

douleurs de l'enfantement... » (Rm 8,22). Voilà déjà quelques semaines que nous sommes « entrés en carême », un peu comme une femme « entre en travail ».

À l'instar du travail des contractions, le carême que je viens de vivre me faisait penser à cette phase de latence, ce travail lent, dont le résultat est aussi caché qu'incertain. C'est précisément ici qu'intervient la foi : voir ce que ni nos yeux ni une webcam ne peuvent apercevoir ; espérer ce que nos intelligences – naturelles ou artificielles – ne peuvent concevoir.

L'humanité est en travail. Notre dossier sur la guerre en témoigne bien (p. 14). La réponse technologique aux souffrances de l'enfantement ne sera jamais qu'une diversion par rapport à la profondeur de ce qui arrive.

Il faut attendre quelque chose (ou quelqu'un) qui nous dépasse. Tout cela nous dépasse. Et puisque nous n'aimons pas être dépassés, nous nous réfugions dans ces fausses sécurités à obsolescence programmée.

La création est toute tendue vers la venue du Christ. Cette tension, comme une grossesse, se vit dans l'attente, la même attente que celle vécue par le peuple juif dans la nuit du séder.

On peut bien rêver d'investissements dans des *startups* californiennes, de robots qui prendront soin de nos aînés ou de voyages vers les étoiles. Mais la vie en plénitude, la joie éternelle ne feront jamais l'économie d'un objet d'une simplicité dérisoire.

Une croix en bois et quelques clous rouillés. ■

Antoine Malenfant est rédacteur en chef et directeur artistique de la revue et du magazine *Le Verbe*. Marié et père de famille, il est diplômé en études internationales, en langues et en sociologie et anime, chaque semaine, l'émission radiophonique *On n'est pas du monde*.

3 Édito
**Attendre
et espérer**
Antoine Malenfant

6 Dans une paroisse
près de chez vous
James Langlois



6 La langue
dans le bénitier
Pascale Bélanger

9 Monumental
Pascal Huot

10 Racines
James Langlois

11 Rejetons
James Langlois

12 Désintox
**Les reliques,
voilà le hic !**
Yves Casgrain

DOSSIER GUERRE

14 La sainte paix
James Langlois

16 Portrait
**Le scandale
du Rwanda**
Valérie Laflamme

20 Rencontre
**Trois aumôniers.
Un même combat**
Yves Casgrain et Sarah-Christine Bourihane

28 Essai
**Une guerre peut-elle
être juste ?**
Maxime Huot-Couture

32 Petite économie
De bombes et de bijoux
Ariane Beauféray

34 Reportage
**Un jardin pour
les réfugiés irakiens**
Claire Guigou

38 Apparitions
**Comme nous
pardonnons aussi**
Frère Simon-Pierre Lessard

44 Bloc-notes
**Le Christ :
saint ou spadassin ?**
Alex La Salle

46 Entretien
De l'arbalète aux drones
Jean-Mathias Sargologos

51 Boussole
Paix sur terre
Saint Jean XXIII



70 Fou de Dieu
Charbel Makhoul
 Marine El Hajj

72 Prière
Le combat spirituel de l'oraison
 Jacques Gauthier

76 Théologie 101
Le Credo
 Steve Robitaille

79 Bouquinerie

82 Prochain numéro

52 Zoom
Le Pont
 Jeffrey Déragon

59 Doctrine sociale
**La loi naturelle
 et la sagesse humaine**
 Pierre Leclerc

62 Classe de maître
Prophète de la doctrine sociale
 Daniel Guérin

66 Art sacré
Passer à table
 Florence Malenfant



Dans une paroisse
près de chez vous



L'ASSOCIATION DES AMIS D'ETTY HILLESUM

Depuis plus d'un an, plusieurs personnes se réunissent aux quatre coins du Québec pour partager la vie mystique d'Etty Hillesum.

Après avoir entendu une conférence à son sujet, sœur Louise Buist, missionnaire du Christ-Roi, décide de devenir membre de l'association. En communiquant avec René La Belle, le responsable, elle apprend qu'aucun de ces groupes de partage n'existe en Amérique francophone, mais seulement en France.

Elle qui a accompagné les acteurs de la pièce *Le souffle d'Etty Hillesum* dans douze villes du Québec a attendu la fin de la tournée pour mettre sur pied son propre groupe. À Laval, dans la maison de sa congrégation, deux autres personnes se sont jointes à elle pour échanger sur les pages d'*Une vie bouleversée* écrite par Etty.

Le groupe se rencontre le premier vendredi de chaque mois. Ils sont maintenant six. Depuis, on peut en trouver un à Québec, à Gatineau, à Trois-Rivières, à Joliette et bientôt à Saint-Jean-sur-Richelieu.

«Se tenir près d'Etty, par la lecture de son journal et le partage qui s'ensuit, me permet de vivre dans la vérité en étant attentive à ce que je vis. [...] C'est alors que l'émerveillement et l'action de grâce ont le champ libre en moi !»

[D'après les propos recueillis auprès de sœur Louise Buist, m.c.r.]

Pour plus d'informations :

René La Belle, responsable de l'Association des amis d'Etty Hillesum au Québec : amisetty@hotmail.com

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

La langue dans
le bénitier



S'EN LAVER LES MAINS

L'expression «s'en laver les mains» ne fait pas référence aux prescriptions hygiéniques de notre époque. Celle-ci tire plutôt ses origines du geste du préfet de la province romaine de Judée, Ponce Pilate, quand il veut affirmer son innocence devant le sang versé de Jésus.

Alors que les Juifs conduisent Jésus devant Pilate afin d'implorer la condamnation à mort de celui qui se proclame le «roi des Juifs», le préfet romain ne voit en lui «aucun motif de condamnation».

Pilate rappelle alors à la foule qu'il est coutume de libérer un prisonnier à Pâques. Il présente donc au public hébreu deux hommes : Jésus et Barabbas. À sa grande surprise, c'est Barabbas, accusé de meurtre, qui échappe à l'exécution.

Pilate, ne voulant pas créer d'émeute en défendant le «roi des Juifs», l'abandonne à la foule enragée. Puis, il se lave les mains devant celle-ci et déclare : «Je suis innocent du sang de cet homme : cela vous regarde !» (Mt 27,24).

La formulation est demeurée dans la mémoire collective depuis plus de deux millénaires et a conservé la même signification qu'à son origine, soit «se dégager de toute responsabilité par rapport aux conséquences d'une action ou d'un propos», ou encore «se moquer totalement de quelque chose».

Pascale Bélanger
pascale.bélanger@le-verbe.com

À gauche : Etty Hillesum, 1939, Wikipedia.
À droite : Ponce Pilate se lavant les mains, Duccio di Buoninsegna, XIII^e siècle, Wikipedia.

je m'abonne

gratuitement



je soutiens

la mission



Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

j'abonne

un ami, ma famille,
ma communauté...



☐ Je veux la version papier ☐ Je veux la version numérique (infolettre)

Nom : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

Courriel : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

Jour / Mois / Année

Par ma signature, je désire recevoir (continuer de recevoir) *Le Verbe* et ses tirés à part.

Don mensuel

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$

☐ Autre : _____

J'opte pour le prélèvement mensuel par carte de crédit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il y a lieu un **spécimen de chèque**.

Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mes dons mensuels.

J'autorise l'Informateur catholique à prélever le montant choisi sur ma carte de crédit mentionnée ci-dessous ou par l'entremise de mon institution bancaire.

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Signature : _____

N° de carte : _____ Exp. : _____

Nom : _____

Téléphone : _____

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 200 \$ ☐ 500 \$

☐ Autre : _____

Avec chaque don, vous recevez un abonnement au *Verbe*! Pour tout don de **60\$** et plus, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

☐ Cochez si vous ne voulez pas être abonné au *Verbe*.

Votre nom : _____

Votre n° de tél. : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

J'abonne* :

Nom de l'abonné(e) : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

* La personne abonnée recevra la version papier.

Pèlerinages 2018 avec l'Association Regina Pacis

Nos profits sont investis dans la nouvelle évangélisation



19 AU 29 AOÛT 2018 (10 jours)

ROME – LANCIANO – SAN GIOVANNI – CORATO

« Sur les pas de Saint Padre Pio et de Luisa Piccarreta »

Acc: Le théologien Arnaud Dumouch, Père Jean-Roch Hardy,
Monique Larochelle et Denise Corbeil

3390 \$

20 AU 28 AOÛT 2018 (8 jours)

Rencontre Mondiale des Familles à Dublin (Irlande)

Incluant un circuit panoramique

Acc: Mgr Christian Rodembourg, m.s.a. (évêque de St-Hyacinthe),
Dominique Rainville et Martin Thérér

2290 \$



03 AU 14 SEPTEMBRE 2018 (11 jours)

LOURDES (3 jours) – MONTSERRAT (3 jours)

– FATIMA (4 jours)

Acc: Père John Cannon et Mélissa Trépanier

3290 \$

02 AU 10 OCTOBRE 2018 (8 jours)

MEDJUGORJE (6 jours) + CROATIE (2 jours)

*Hébergement à la pension familiale d'Ivanka Ivankovic
(l'une des six voyants de Medjugorje)*

Acc: Abbé François Kibwenge et Julien Foy

2090 \$

04 AU 19 OCTOBRE 2018 (15 jours)

ITALIE (7 jours) + MEDJUGORJE (7 jours)

*Hébergement à la pension familiale d'Ivanka Ivankovic
(l'une des six voyants de Medjugorje)*

Acc: Abbé Paul Akpa, Vivianne Barbeau et Dianne Garneau

3390 \$

JMJ Panama 2019:

*Forfaits à prix modique
pour aider les jeunes!*

Documentation gratuite sur demande ou téléchargeable sur notre site internet:

www.associationreginapacis.org

(514) 288-6077 | (418) 424-0005 | Sans frais: 1-800-465-3255

Affiliation: Voyages Inter-Missions Inc. — Détenteur d'un permis du Québec





LA BASILIQUE-CATHÉDRALE SAINT-MICHEL DE SHERBROOKE

Siège de l'archidiocèse de Sherbrooke, la basilique-cathédrale Saint-Michel s'élève sur les hauteurs de la falaise Saint-Michel, telle une acropole qui domine la ville. Par le décret pontifical du pape Jean XXIII, elle est déclarée basilique mineure le 31 juillet 1959.

La construction de l'église actuelle s'étend sur le long cours: les travaux de parachèvement débutent après plus de quarante ans d'attente, en 1956, alors que le soubassement avait été construit en 1914-1917. Ces travaux sont réalisés selon les plans de l'architecte d'églises Louis-Napoléon Audet (1881-1971), alors âgé de 75 ans. Les plans d'origine, modifiés par la suite, s'inspirent de la cathédrale Notre-Dame de Paris. L'église de Sherbrooke affiche, dans sa grandeur massive, un style gothique impressionnant. Bien que la décoration du nouveau lieu de culte soit incomplète, on procède à sa bénédiction en septembre 1957.

Le bâtiment bénéficie d'une excellente renommée acoustique, à laquelle font honneur les deux orgues, soit un orgue Casavant et un orgue du facteur Fernand Létourneau.

Soutenu par les efforts constants des paroissiens et des donateurs, le comité Amen Saint-Michel, fondé en 2013, amasse des fonds pour la sauvegarde de ce patrimoine architectural exceptionnel. Grâce au comité, la basilique-cathédrale subit en ce moment une véritable cure de restauration. Ayant récolté déjà plus de 5,4 millions, lesquels ont permis d'effectuer plusieurs rénovations, le comité est présentement dans un sprint final pour amasser les derniers 3 millions manquants pour la réfection complète.

Il est bon de rappeler qu'en plus d'être un lieu de culte incontournable, la basilique-cathédrale est l'hôte chaque année de l'émouvante cérémonie protocolaire de reconnaissance en mémoire des donneurs d'organes à titre posthume et des donneurs vivants de l'Association canadienne des dons d'organes. ■

Texte et photo: Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com



LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Les Compagnons de Jésus, aussi appelé Jésuites, sont parmi les quatre congrégations religieuses les plus reconnus dans l'Église catholique. Congrégation pourtant moderne, par comparaison avec ses prédécesseurs, elle demeure jusqu'à ce jour la plus nombreuse.

L'inspiration initiale revient à saint Ignace de Loyola, un ancien militaire qui, après avoir vécu une rencontre profonde du Christ alors qu'il était en convalescence, sent le désir de se consacrer entièrement à Dieu. En France, sur la colline du Montmartre, il regroupe de manière officielle une dizaine d'étudiants, dont saint François Xavier.

Comme tous les religieux, ils professent les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, et ils en rajoutent un quatrième : celui d'obéissance au pape en ce qui concerne leur envoi en mission. À la mort d'Ignace, seize ans plus tard, ils seront un millier de membres un peu partout dans le monde, investis dans des activités missionnaires, intellectuelles et éducatives.

AU CANADA

On les connaît surtout ici à cause des saints martyrs canadiens (Jean de Brébeuf et ses compagnons), qui ont eu une influence capitale dès les débuts de la Nouvelle-France. L'œuvre missionnaire des Jésuites s'est poursuivie au Canada jusqu'en 1773, moment où le pape a dissout la Compagnie partout dans le monde en raison du contexte sociopolitique et religieux qui régnait à l'époque. Le dernier jésuite canadien s'est éteint en 1800. Quatorze ans après, la congrégation a été rétablie et c'est en 1842 que les Jésuites sont revenus au Canada français.

Le père Marc Rizzetto, responsable de la pastorale et supérieur de la communauté à Québec, affirme que la vie religieuse jésuite s'inspire de la spiritualité ignatienne vécue dans l'expérience des Exercices spirituels de saint Ignace. En effet, ces méditations sur la Parole de Dieu, appuyées par l'imagination, «proposent ou favorisent la rencontre avec le Christ», explique-t-il. Les Exercices disposent au discernement de la personne et font accroître sa liberté : «Le discernement n'est pas de choisir entre un bien et un mal, mais de chercher la volonté de Dieu.»

La présence des Jésuites au Québec est indéniable : le collège Jean-de-Brébeuf et le Loyola High School à Montréal, le collège Saint-Charles-Garnier et la Chapelle des Jésuites à Québec sont des exemples parmi tant d'autres que leur mission était et est toujours bien vivante, que ce soit par l'enseignement, par l'accompagnement pastoral et même par les arts, etc. (J. L.) ■

Devise : *Ad maiorem Dei gloriam*
(Pour la plus grande gloire de Dieu).

Fondation : 1540.

Jésuites connus : le pape François, M^{gr} Terrence Prendergast, archevêque d'Ottawa.

Nombre : 18 000, ± 250 au Canada,
± 33 en formation.



LES SŒURS DE CHARITÉ DE SAINTE-MARIE

Bien que cette congrégation existe depuis 1871, elle n'est présente au Québec que depuis la première moitié du 20^e siècle. C'est la raison pour laquelle nous pouvons la considérer, pour nous, comme une congrégation récente.

On pourrait confondre les Sœurs de Charité avec les Filles de la Charité, fondées en France par saint Vincent de Paul (†1660). C'est que la fondatrice des premières, Marie Louise Angélique Clarac (†1887) a d'abord revêtu l'habit des secondes.

Elle qui était reconnue comme «une dame de grand génie et d'un zèle remarquable» a démontré précocement une sensibilité particulière à l'égard des pauvres et des déshérités. Après avoir débuté comme enseignante, elle partira en mission six ans en Algérie avant de revenir en Italie. À Turin, ayant obtenu un établissement considérable avec un jardin d'enfants, une école et un oratoire, elle décide de quitter sa congrégation pour fonder les Sœurs de Charité.

Elles ont attendu presque un siècle avant de se développer dans d'autres pays. En effet, à l'invitation des Frères Maristes, dix sœurs de l'Italie viennent s'établir à Montréal en 1954 et commencent la fondation de leur province canadienne.

béatification est ouvert depuis 1981) dans son acceptation des croix par amour comme résignation à la volonté de Dieu.

Avec l'eucharistie comme centre de leur vie et la Vierge Marie au cœur de leur apostolat, elles apprennent «l'humilité, le silence et la disponibilité envers tous, toujours et en toutes circonstances».

Située principalement dans Montréal-Nord, la congrégation administre, entre autres, une école primaire et secondaire, un hôpital avec un centre de soins palliatifs (voir le magazine *Le Verbe*, automne 2016) et deux résidences pour personnes âgées. ■

Devise : *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?*

Fondation : 1871.

Autre nom : Sœurs de Marie-Clarac.

Nombre : 300 dans le monde (Italie, Canada, Inde, Argentine, États-Unis et autres).

LA CHARITÉ JUSQU'AU BOUT

Que ce soit par l'éducation des enfants, par l'aide aux démunis ou aux personnes âgées et malades, les sœurs travaillent à la charité sous toutes ses formes. Elles tentent de suivre l'exemple de leur fondatrice (dont le procès de

LES RELIQUES, VOILÀ LE HIC !

L'hiver dernier, la relique composée de l'avant-bras et de la main de l'un des fondateurs des Jésuites, saint François Xavier, a été exposée dans quelques paroisses québécoises. Cette tournée canadienne, organisée par CCO-Mission campus et par M^{gr} Terrence Prendergast, s.j., archevêque d'Ottawa, a attiré l'attention du grand public et des médias. Malheureusement, pas toujours pour les bonnes raisons.

Alors que des centaines de personnes étaient réunies à la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec pour vénérer la relique de saint François Xavier, un célèbre animateur d'une station de radio de Québec termine une entrevue avec un spécialiste des nouvelles religieuses. Ce dernier a expliqué de manière simple, mais juste, le concept des reliques au sein de l'Église catholique.

On aurait pu croire qu'après cette entrevue, le segment de l'émission portant sur les reliques se terminerait là-dessus. Mais non ! Comme en fait foi l'extrait suivant, l'animateur entame un dialogue frisant l'absurde avec son coanimateur :

Animateur : « Je trouve cela un peu macabre ! »

Coanimateur : « Ce n'est pas un peu macabre, c'est très macabre ! »

Animateur : « Mais on va au Temple de la renommée du hockey et l'on *tripe* sur le chandail de Martin Brodeur. C'est une relique pareil. Que ce soit un bras ou un teeshirt... »

Coanimateur : « C'est symbolique... »

Animateur : « C'est un symbole... »

Coanimateur : « Que ce soit le saint Suaire ou le chandail de Johnny Bower [célèbre gardien de but des Maple Leafs de Toronto, décédé en décembre dernier à 93 ans], ce n'est pas comme d'aller se recueillir devant une pierre au foie qu'Elvis Presley a déjà eue, cela n'a pas d'allure ! C'est vraiment bizarre ! Pis, c'est juste la religion qui peut faire des affaires de même ! »

AU-DELÀ DU MALAISE

Manifestement, le malaise est très grand ! Ce malaise est également partagé par des catholiques qui ne comprennent pas un tel engouement pour un bout d'os d'un saint homme ou d'une sainte femme. « Pourtant, il n'y a rien de plus humain que de vouloir préserver le corps de quelqu'un que l'on aime », me fait remarquer en entrevue Michel Dahan, responsable des archives historiques de l'archevêché de Montréal.

«Pensons au mausolée de Lénine. Nous conservons aussi les restes de Napoléon aux Invalides à Paris. Ses restes attirent des millions de personnes par année. Ses cheveux sont considérés comme des reliques. Cette tradition dépasse les limites de l'Église. Cela est présent dans toutes les cultures et toutes les époques», m'explique Michel Dahan.

Celui qui consacre sa thèse de doctorat à la dévotion aux reliques des saints des catacombes de Rome dans le Québec des 19^e et 20^e siècles croit que, si «l'on appose une étiquette de macabre à cette pratique, cela veut dire que l'on n'est pas arrivé à la comprendre. La seule manière de comprendre la dévotion aux reliques, c'est de se demander ce que les fidèles y voient. Il faut mettre de côté nos propres réticences. Il faut savoir que, derrière cela, il y a quelque chose».

Justement, pourquoi l'Église catholique garde-t-elle des reliques qu'elle expose parfois aux fidèles?

«Il faut se rappeler, m'explique M. Dahan, qu'une relique, c'est d'abord et avant tout ce qui nous reste d'un saint ou d'une sainte. Ce sont ses restes humains. C'est un souvenir. Théologiquement parlant, la tradition des reliques est liée à la notion de communion des saints. Elle est également reliée à l'idée évangélique que le corps est le temple de l'Esprit Saint. Par ailleurs, la relique est intimement liée à l'idée du miracle. Dieu, par l'entremise de la relique, peut faire des miracles. C'est pour cela que les gens viennent vénérer les reliques.»

UNE RELIQUE DANS L'AUTEL

Les miracles? Ne sont-ils pas eux-mêmes des reliques d'un temps révolu? Contribuent-ils au malaise entourant les reliques chez certains fidèles, y compris au sein de la hiérarchie? Pour répondre à la question, Michel Dahan s'aventure sur le sentier de la sociologie.

«Du moment que l'on ne croit plus que Dieu agit à travers les reliques, celles-ci perdent de leur importance. Je m'interroge: au Québec, aurions-nous perdu cette croyance que Dieu agit aujourd'hui? La foi ne serait-elle plus qu'un ensemble de valeurs qui nous incitent à aider notre prochain, à prendre soin de lui?»

Pourtant, aussi surprenant que cela puisse paraître, les reliques jouent un rôle crucial dans l'eucharistie. En effet, sans la présence de reliques dans l'autel, il ne peut pas être consacré¹.

1. Joël Perrin, «L'autel: fonctions, formes et éléments», *In Situ*, n° 1, 2001, [en ligne]. [<http://journals.openedition.org/insitu/1049?gathStatIcon=true>] (5 février 2018).

«Les reliques sont au milieu de l'église, dans l'autel, à l'endroit le plus important, c'est-à-dire l'endroit où l'on célèbre l'eucharistie. La pratique consistant à intégrer dans l'autel des reliques de saints prend sa source dans un verset de l'Apocalypse: "Et quand il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui furent égorgés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient porté" (Ap 6,9). Lors de la réforme du Droit canonique de 1983, le saint pape Jean-Paul II a maintenu cette tradition millénaire», souligne Michel Dahan.

Donc, pour l'Église catholique, les reliques ne sont pas que de simples restes humains. La symbolique va bien au-delà. Cela est tellement vrai que le Vatican a rappelé, dans un document daté du 2 décembre 2017, qu'il est absolument interdit de vendre les reliques et d'en faire le commerce. Malheureusement, cette directive n'est pas suivie par tous, comme nous l'avons constaté sur des sites de petites annonces ou d'antiquaires québécois. Le marché noir des reliques existe bel et bien!

*

C'est avec toutes ces considérations en tête que je me suis présenté à la basilique-cathédrale Marie-Reine-du-Monde de Montréal le 29 janvier dernier. La relique de saint François Xavier y était exposée. J'ai foulé le saint lieu en tant que journaliste. Pourtant, l'atmosphère incitait à la contemplation et à la prière. Les fidèles qui s'approchaient de la relique étaient manifestement en dialogue avec le saint missionnaire.

Voir toutes les mains tendues vers cette main qui a baptisé des milliers de personnes était quelque chose de profondément émouvant. Mon âme a frémi devant cette communion fraternelle entre le saint et le simple croyant marchant vers sa sainteté. L'espace d'un instant, le ciel était avec nous. Là réside sans doute la raison d'être des reliques.

Ainsi comprises, les reliques ne sont plus des hics, mais des transformateurs de *hec* et de *hic*².

Alors Dieu, au moyen de la relique, s'immisce dans la vie du fidèle et lui donne la force de poursuivre son chemin vers la sainteté. ■

2. Dans l'ancien français, *hic* et *hec* étaient utilisés pour désigner l'homme et la femme. [www.littre.org/definition/hic]

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

LA SAINTE PAIX

Tous seraient d'accord pour dire que l'une des plus grandes manifestations du mal et de la haine dans le monde, c'est la guerre.

Affirmer qu'aucune époque ni aucune civilisation n'en ont été épargnées n'est certainement pas une généralisation. Que ce soit pour obtenir des ressources, exercer un pouvoir, assouvir un désir de vengeance ou créer le « meilleur des mondes », les humains n'en finissent pas de se faire la guerre. D'abord à eux-mêmes et ensuite à leur prochain.

« Que pouvez-vous faire pour avoir la paix dans le monde ? Rentrez chez vous et aimez votre famille ! » disait mère Teresa. La sainte de Calcutta résumait l'enjeu assez simplement. En effet, on pense souvent à la guerre comme un problème géopolitique ou socioéconomique. Pourtant, le péché qui nous amène à détester notre colocataire ou à envier notre voisin est le même qui amène des États à se braquer les uns contre les autres.

Il existe peut-être des raisons légitimes pour monter aux barricades : le projet mégalomane de l'Allemagne nazie aurait-il pu être arrêté sans l'intervention des pays alliés ? Autrement dit, n'y a-t-il pas un devoir de défendre les plus vulnérables ou de se protéger soi-même légitimement (**Maxime H. Couture**, « Une guerre peut-elle être juste ? », p. 28) ?

Que les motifs soient bons au mauvais, il n'en demeure pas moins que la guerre fait toujours des dommages collatéraux (**Ariane Beauféray**, « De bombes et de bijoux »,

p. 32 ; **Claire Guigou**, « Un jardin pour les réfugiés irakiens », p. 34). Et ces horreurs sont un véritable scandale.

Le noble chevalier médiéval épargnait-il davantage la veuve et l'orphelin (**Jean-Mathias Sargologos**, « De l'arbalète aux drones », p. 46) ? Aujourd'hui, assis à des kilomètres, on n'a qu'à appuyer sur un bouton pour massacrer des centaines, voire des milliers de belligérants... et leurs femmes, leurs enfants et leurs concitoyens.

Quoi qu'il en soit, pour le chrétien qui assiste aux désastres de la guerre, il y a toujours deux tentations : le désespoir ou la révolte. Entre les deux se trouve la vertu de l'espérance qui conduit à la prière (**frère Simon-Pierre Lessard**, « Comme nous pardonnons aussi », p. 38). Il ne s'agit pas de ne pas agir du tout ni de trop agir comme si tout reposait sur nous, mais bien de recevoir l'Esprit de Celui qui s'est fait massacrer avec et pour les massacrés (**Valérie Laflamme**, « Le scandale du Rwanda », p. 16). Car, même si une certaine paix exige la guerre, le vrai combat qui se joue est un combat spirituel (**Alex La Salle**, « Le Christ : saint ou spadassin ? », p. 44).

La situation du monde politique est à l'image de notre cœur, c'est-à-dire un champ de bataille où la paix et la guerre alternent. Le disciple du Christ sait qu'il n'est pas seul (**Yves Casgrain** et **Sarah-Christine Bourihane**, « Trois aumôniers : un même combat », p. 20). En fait, il sait précisément que Quelqu'un a vaincu cette guerre pour lui faire gagner la vraie paix, celle qui vient du Ciel et qui attend tous ceux qui auront combattu avec Lui ce que Paul de Tarse appelle le *bon combat*. ■

Ce jeune garçon, le même que celui en page couverture, fait partie des chrétiens ayant fui l'Irak et réfugiés en Jordanie. Le reportage complet se trouve dans le magazine tiré à part du numéro de printemps 2018 (photo : Raphaël de Champlain).



Valérie Laflamme
valerie.laflamme@le-verbe.com

LE SCANDALE DU RWANDA



Yvon Pomerleau, frère dominicain, a passé plus de vingt ans au Rwanda, où il a pu vivre l'évolution de l'Église et de la société. À son arrivée au « pays des mille collines », en 1968, il portait une vision de l'Afrique héritée, entre autres, des bandes dessinées (*Tintin au Congo*) de son enfance. L'observation de la nature et des oiseaux – ses loisirs préférés – lui révélaient l'image d'un Dieu bon et tout-puissant. Au moment où il a été placé devant la violence des conflits armés et des déplacements de population, Dieu est davantage devenu une question.

Pour vivre la radicalité des valeurs évangéliques, Yvon Pomerleau est devenu prêtre. Pour lui, l'option sacerdotale était claire. La vie dominicaine s'est imposée ensuite, puisqu'elle lui permettait de s'adonner à de longues études tout en intégrant la dimension missionnaire.

«J'avais une attirance pour l'autre, qui a marqué toute ma vie. J'ai un plaisir à vivre avec des gens qui ne me ressemblent pas. De découvrir, à travers l'altérité, une communion. Les plus beaux moments de ma vie se sont passés avec des personnes d'horizons divers. Quand nous osons

nous ouvrir sur nos différentes problématiques de vie, nous découvrons qu'il y a beaucoup de points communs entre nous.»

À la suite du concile Vatican II, l'Église était traversée par des questions reliées à l'inculturation. C'est d'abord pour s'impliquer dans la liturgie qu'Yvon est parti pour le Rwanda. Interpelé par la situation de pauvreté, le dominicain a surtout œuvré dans les domaines du développement coopératif et des communications, en Afrique.

NAISSANCE D'UNE TRAGÉDIE

Pour Yvon, il est essentiel de mettre en contexte ce qui est devenu le génocide du Rwanda. On attribue aux autorités coloniales belges l'exacerbation du système ethnique rwandais. Dès les années 1930, elles ont instauré une carte d'identité qui faisait mention de l'ethnie. La division avait été faite selon des stéréotypes physiques, suivant les théories racistes de l'époque. Les Tutsis, perçus comme des «Européens noirs», ont été privilégiés dans tous les domaines de la vie rwandaise.

Au moment de l'indépendance du pays, en 1962, le pouvoir est passé aux Hutus, qui constituaient 85 % de la société. La population tutsie a été massacrée et exilée dans les pays voisins, comme l'Ouganda, le Burundi, le Congo. Pendant des années, on n'a pas favorisé le retour des réfugiés au pays. Ils se sont alors organisés et ont fondé le Front patriotique rwandais, qui a lancé sa première offensive en octobre 1990.

«La guerre s'est étirée. Pendant des années, les attaques se sont multipliées. À Kigali, le soir, on entendait les tirs à l'horizon. On se demandait à quelle distance ils pouvaient être. Il y avait une spirale: plus les attaquants progressaient, plus les personnes déplacées devenaient nombreuses et voyaient leur situation empirer. Ces dernières attribuaient leur malheur au FPR et aux Tutsis, qui en constituaient la grande majorité. Au fur et à mesure que la guerre s'étendait, que les déplacements de populations se poursuivaient, il y avait une antipathie croissante entre les groupes ethniques, exploitée par les médias.»

La déshumanisation des Tutsis a joué un rôle déterminant dans la poursuite des massacres. À la Radio Télévision Libre des Mille Collines, on en est venu à inciter la population à éliminer ceux que l'on appelait «les cafards».

POINT DE NON-RETOUR

L'attentat perpétré contre le président du Rwanda, Juvénal Habyarimana, a précipité la suite des choses.

Le 6 avril 1994, l'avion présidentiel est abattu. On n'a pas établi jusqu'à maintenant qui étaient les auteurs du crime: les soldats du FPR ou bien des opposants internes au régime? L'attaque entraîne dans la mort, avec le président rwandais, le président du Burundi, Cyprien Ntaryamira, ainsi que de nombreux dignitaires rwandais. Pendant ce temps, à l'occasion de Pâques, Yvon se trouve au Congo pour célébrer son vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce.

«J'avais eu l'occasion de rejoindre un confrère dans la forêt du Congo pour la semaine pascale. C'était au bout du monde. Il y avait un avion par semaine pour nous amener de Brazzaville au nord du pays. À partir de là, il fallait naviguer vingt-quatre heures en pirogue sur la Sanga jusqu'à un village où se trouvait une petite communauté chrétienne. C'est depuis cet endroit que j'ai appris, en écoutant la radio, qu'on avait abattu l'avion présidentiel. J'ai immédiatement su que c'était la catastrophe.»

Yvon doit d'abord sortir du village pour retourner à Brazzaville. Il considère ces instants comme les plus difficiles de sa vie:

«On avait très peu d'information, même par la radio internationale. Je savais que mes proches pouvaient être coincés quelque part. Je me demandais ce que devenaient un tel, une telle. Je passais de l'espoir à la désolation. Ma prière en Dieu est devenue une négociation: j'accepte ceci si tu me donnes cela. Sinon, on ne s'entendra plus, toi et moi.»

Au Rwanda, Yvon est engagé dans de multiples projets et nourrit de nombreuses relations. Même s'il a beaucoup prié, Yvon a perdu beaucoup de personnes qui lui étaient chères.

BILAN DES PERTES

Yvon pose sur la table un album photo. Il a rassemblé ces clichés pour apprivoiser la mort de ses proches. Pour ne pas rester dans le déni, il a célébré une messe pour ses défunts, l'album bien en vue sur l'autel. Il prend le temps de me présenter chacun des disparus:

«Nous voici au jour de mon ordination. Le diacre a été emporté. Voici trois étudiants d'un séminaire où j'ai enseigné. Aucun n'a survécu. C'est un père blanc qui assurait le service pastoral d'un camp de réfugiés. Assassiné. Le vice-président de la Conférence des supérieurs majeurs religieux du Rwanda, un jeune novice dominicain, le cuisinier de la paroisse: disparus. Ici, c'est une famille d'universitaires dont le père, un grand ami, a étudié à l'Université Laval. J'ai baptisé son plus grand garçon: il ne reste que lui.»

« MAIS OÙ ÉTAIT DIEU DANS CES MASSACRES ? IL ÉTAIT LÀ, MASSACRÉ, PARMI LES VICTIMES. »

Il poursuit doucement, évoque des rencontres, des événements, des projets. L'homme a dû affronter non seulement la perte d'amis, mais aussi la destruction de projets de toute une vie. Ces deuils restent douloureux. Pendant des années, Yvon n'a pu dire le mot « Rwanda » à voix haute :

« Le traumatisme prend des formes différentes. Dans une réunion à Rome, en prononçant le mot, j'ai fondu en larmes. Il y avait quelque chose de pénible en moi qui se réveillait. Pour ne pas me heurter par l'image à des scènes d'une extrême violence à la télévision ou au cinéma, je me suis contenté pendant des années de lire des relations des événements rwandais par des livres ou des journaux. »

« MON PÈRE, POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ? »

À la suite du génocide, Yvon a été nommé délégué spécial du secrétaire général de Caritas Internationalis pour la crise des réfugiés rwandais. À ce titre, il a parcouru l'Afrique des Grands Lacs afin de documenter les réalités des camps de réfugiés.

Pour le dominicain, le plus grand scandale, c'est la souffrance de l'innocent :

« La souffrance de l'enfant est inacceptable. La vue d'un enfant malade, blessé, pose des questions existentielles. Il n'y a pas de réponse intellectuelle satisfaisante à ce mystère. Dire qu'une telle barbarie résulte de l'égoïsme

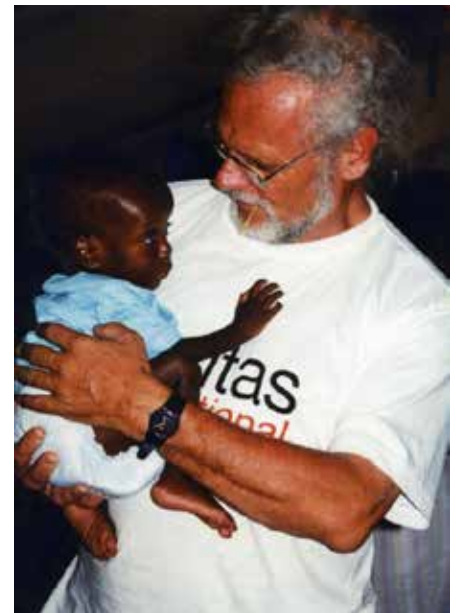
des hommes dont Dieu respecte la liberté est une réponse qui ne me suffit pas. Mon image de Dieu a été appelée à se transformer. »

Le religieux s'est laissé remettre en question par ce constat du mal dans toute sa cruauté, son absurdité. Même si cela lui était difficile, il a continué à croire en la bonté de Dieu. Yvon revient à son album photo :

« J'ai pris cette photo à la cathédrale de Nyundo. Devant la porte, il y avait un *corpus* aux bras coupés, arrachés. Mais où était Dieu dans ces massacres ? Il était là, massacré, parmi les victimes. L'Incarnation nous permet de voir Dieu aux côtés de ceux qui souffrent. Il n'est pas celui qui permet, autorise ou laisse aller le mal. Il est, lui aussi, celui qui est anéanti, détruit. »

On estime à plus de 800 000 le nombre de personnes assassinées durant les trois mois qu'a duré le génocide rwandais. La question se pose : comment de telles atrocités ont-elles pu avoir lieu dans un pays à majorité chrétienne ?

« En chaque personne, plusieurs identités peuvent jouer. Ces différentes facettes de nous-mêmes nous permettent d'être reliés les uns aux autres : nous travaillons au même endroit, nous sommes originaires du même pays, nous parlons la même langue. Dans la relation à l'autre, il est possible d'en arriver à ne privilégier qu'une seule dimension. Lorsque cette identité, cette appartenance, se construit en opposition à l'autre – dans le cas du Rwanda, la dimension ethnique –, elle devient meurtrière. »



L'Église, à l'image de la société rwandaise, était elle-même divisée dans sa population, son clergé, ses dirigeants. Elle n'était ni au-dessus ni en dehors de ces tensions :

«Est-ce que l'Église a échoué dans sa mission? Je suis tenté de dire: oui... mais! Les causes du génocide sont multiples. Dans toutes les sociétés, l'évangélisation connaît des zones d'ombre. Il y a toujours des secteurs de la vie qui ne sont pas touchés. On peut penser aux dimensions sociale et économique dans nos milieux nord-américains.»

De fait, au Rwanda, on retrouve des catholiques tant du côté des victimes que du côté des bourreaux. En mars 2017, lors d'une rencontre avec le président rwandais Paul Kagame, le pape François a demandé pardon à Dieu pour les manquements de l'Église et de ses membres durant ces événements.

LE SALUT HORS DE L'IDÉOLOGIE

Pendant plus de vingt-cinq ans, Yvon s'est engagé dans des activités de développement au Rwanda. Pour lui, pendant le drame du génocide et de l'exil, il valait mieux affronter la souffrance et pouvoir intervenir, d'une manière ou d'une autre, que se retrouver à distance et complètement impuissant. Ainsi, tout quitter n'a jamais été une option.

Aujourd'hui encore, le dominicain est convaincu que l'Église peut contribuer au vivre-ensemble en jouant sur deux registres : l'action concrète et la réflexion.

«On reconnaît que l'Église accomplit différents gestes de solidarité à travers ses organismes de charité et de développement. Elle peut aussi contribuer à la réflexion et au dialogue en apportant un éclairage de foi évangélique. Par exemple, le phénomène des migrants est présent dans notre tradition religieuse. Le message chrétien n'est pas un message de méfiance vis-à-vis de l'étranger. Jésus et sa famille ont eux-mêmes dû fuir en Égypte.»

Pour continuer à vivre la radicalité des valeurs évangéliques, Yvon s'est engagé dans la création de Foyer du monde, un projet de la famille dominicaine à Montréal :

«On accueille des familles réfugiées dans une maison léguée par des sœurs dominicaines à Montréal. En plus de leur donner un hébergement, on les aide à faire des démarches d'insertion. On veut aussi que ce projet devienne un espace de réflexion. À partir des réalités concrètes, on peut s'informer sur ce qui amène ces personnes à être migrantes et réfugiées. Par exemple, si on héberge des familles en provenance du Burundi, on peut devenir plus attentif à ce qui se passe là-bas et aux causes de cette situation.»

Pour le religieux, ce qui permet de sortir de l'idéologie, c'est la rencontre bien concrète avec l'autre. ■

Valérie Laflamme est une jeune femme dynamique formée en anthropologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain à travers un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

TROIS AUMÔNIERS

Un même combat

Le Verbe a rencontré une femme et deux hommes qui ont côtoyé de très près la réalité vécue par les soldats d'ici. Que ce soit au front ou à l'entraînement, les aumôniers jouent un rôle essentiel dans l'univers des « Forces ». Ils y accueillent la faiblesse, sans jugement.

D'abord, une entrevue d'**Yves Casgrain** avec une aumônière qui n'a pas la langue dans sa poche. Puis, « Les six commandements » de deux aumôniers rencontrés par **Sarah-Christine Bourihane**. Leur combat : soutenir et accueillir les hommes et les femmes en uniforme.

L'apôtre désarmé

Pour les besoins du présent dossier, j'ai cherché à rencontrer non pas un aumônier, mais une aumônière des Forces armées canadiennes (FAC). Je prends contact avec elle et, après quelques conversations téléphoniques, nous convenons de nous rencontrer dans un café. À la veille de notre rencontre, les FAC s'interposent et refusent à l'aumônière l'autorisation de m'accorder une entrevue. Pourquoi? Mystère! Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous décidons tout de même de réaliser l'entrevue, mais en préservant l'anonymat de notre source.

Le Verbe: Quel est le rôle d'un aumônier dans les Forces armées canadiennes?

Être aumônière, c'est une vocation. Je ne compte pas mes heures. Je ne travaille pas de neuf heures à cinq heures du lundi au vendredi!

J'aime bien être sur le terrain avec les soldats. Je veux me rendre présente. C'est important, car l'un de mes rôles est d'écouter les gens et de les diriger vers le service approprié, si nécessaire.

Lorsque quelqu'un vient à mon bureau, je lui demande de me dire son prénom. C'est important, car, dans l'armée, c'est le nom de famille qui est utilisé. Cela déstabilise. Alors l'uniforme s'efface! Nous devenons des égaux qui se parlent sur un même niveau. J'adopte la même attitude avec les hauts gradés.

Le Verbe: Vous avez accompagné des soldats qui étaient allés en Afghanistan. Quelles sont les difficultés avec lesquelles sont aux prises certains d'entre eux?

Je disais souvent aux parents de ces soldats: «Ne vous attendez pas à des changements importants dans l'immédiat. Les difficultés vont peut-être survenir dans plusieurs années, au moment où les choses n'iront pas bien dans leur vie.»

Les FAC font des efforts afin d'atténuer les effets négatifs des conflits armés. Toutefois, je crois que c'est l'ensemble de la société qui a l'obligation de soutenir les soldats. On pointe du doigt l'armée. Je pense que l'on oublie, en tant que société, notre responsabilité. Moi, je me dis: «Quelle est ma responsabilité en tant que chrétienne envers ceux et celles qui sont partis au front pour nous?»

Nous devons être présents et à l'écoute. Nous devons tous être des aumôniers les uns pour les autres.

Certains soldats, à leur retour, vivent des difficultés reliées à la santé mentale. Personnellement, je n'ai jamais eu à suivre des soldats qui en vivaient. Il y en a, mais, à mon avis, le pourcentage n'est pas aussi élevé qu'on le croit.

Ce que j'ai vécu, par contre, ce sont les séparations de couple tandis que le conjoint est au front. Imaginez un soldat qui a été témoin de choses difficiles en mission et qui a la chance de revenir sain et sauf. Il croit retrouver la stabilité que sa vie avait avant son départ, mais, au contraire, tout s'écroule! Une peine d'amour, c'est déjà difficile à vivre, mais en de telles circonstances, le choc est très grand!

Les FAC ont donc mis sur pied le programme Sentinelle. Il s'agit d'un programme d'aide animé par des pairs aidants. Notre rôle a été de former ces

soldats afin qu'ils puissent être à l'écoute de leurs frères d'armes. Ainsi, ils peuvent déceler ceux qui ont besoin de consulter.

En tant qu'aumônière, j'ai à cœur de souligner les petites victoires quotidiennes vécues par les soldats. Par exemple, l'un deux a réussi l'ensemble de ses cours ; un autre est devenu papa. C'est important pour le moral et pour la reconnaissance.

Le Verbe: Vous parlez de la responsabilité de la société envers les soldats. Vos propos sont peut-être justes. Cependant, en tant que chrétien, comment peut-on concilier le message évangélique et l'armée? Cela semble antinomique!

Quand je suis entrée dans les FAC, j'ai beaucoup réfléchi à cette question. Un de mes amis qui est prêtre m'a dit un jour : « Est-ce que tu verrouilles les portes de ta maison? Est-ce que tu verrouilles les portes de ta voiture? L'armée est un peu comme un cadenas qui protège tes biens. »

Nous avons à nous protéger contre des forces adverses. En tant que chrétiens, nous avons aussi parfois à lever les armes. Nous sommes appelés à risquer la mort pour la Bonne Nouvelle. Nous avons oublié ce que veut dire le sacrifice. N'oublions pas que la Bible se compose aussi de l'Ancien Testament.

Mais nos soldats ne le vivent pas de cette manière. Ils ont différentes démarches. Certains ont la foi, d'autres non.

Le Verbe: Justement, vous discutez de leur cheminement?

Lorsqu'un soldat vient me consulter, je m'affirme comme catholique. Je lui demande de me dire où il en est avec sa foi. Je me respecte en tant que chrétienne et je respecte celui ou celle qui est devant moi. Si je détecte une colère, une frustration, voire de la haine vis-à-vis de la religion, je n'aborde pas la question durant l'entretien.

Cependant, en tant qu'aumônière chrétienne, mes références sont ecclésiales,

voire bibliques. Je ne fais pas exprès pour l'ennuyer avec cela. Lorsque je rencontre des soldats issus d'autres religions, j'engage un dialogue interreligieux. Je ne me suis jamais cachée. Je porte la croix sur mon uniforme. Je la porte fièrement.

Je remarque que beaucoup de soldats sont en recherche spirituelle. Ils devinent qu'il y a quelque chose de plus. Je constate que, lorsqu'ils reviennent du front, les questions de sens surgissent. Ceux qui reviennent réfléchissent beaucoup.

Le Verbe: Parlons des familles. Avez-vous des contacts avec elles?

Lors de la guerre en Afghanistan, j'ai rencontré beaucoup de familles. Plusieurs groupes de soldats sont partis là-bas. Ce que j'ai constaté, c'est que plusieurs familles n'étaient pas d'accord avec le choix de leur enfant. Néanmoins, elles respectaient ce choix. Par contre, certaines personnes n'étaient vraiment pas d'accord. Elles éprouvaient un grand malaise.

Pour les familles immédiates, le plus difficile, c'était le manque d'approbation et de reconnaissance de la famille élargie. Par exemple, l'oncle ou le cousin qui verbalisaient leur opposition à la guerre. C'est cela qui était le plus difficile pour elles. Ajoutez à cela le manque d'appui des Québécois en général.

En Ontario, les soldats et leurs familles étaient soutenus par la communauté. Aux États-Unis, ils étaient considérés comme des héros. Ici, c'est à peine si nous parlions d'eux lorsqu'ils revenaient du front. Il y a un manque de fierté vis-à-vis de nos soldats. Les familles le ressentaient.

Le Verbe: Que faites-vous pour les aider?

Nous avons fait beaucoup de choses pour elles. Cependant, à mon avis, ce qui aide le plus la famille, c'est lorsque le lien entre les parents et le militaire est maintenu, ce qui n'est pas toujours facile.

Souvent, les familles se plaignent de ne pas recevoir d'informations. Lors du conflit en Afghanistan, nous les avons rencontrées tous les mois. Nous leur donnions une petite formation. Nous leur communiquions les nouvelles que nous avions.

Bien sûr, nous ne pouvions pas tout leur révéler. Même nous, nous n'avions pas toujours accès à l'ensemble des informations. Ce n'étaient pas toujours non plus des nouvelles concernant leur fils ou leur fille. Mais parfois, oui. L'important, c'était de les tenir informées le mieux possible et de les écouter. À Noël, nous leur avions même offert des cadeaux.

Pour les familles, c'est très difficile. Leur enfant est au front, tandis qu'elles sont ici.

Il est donc important pour nous de créer des liens. Lors de la formation mensuelle, nous les laissions échanger entre elles. Les familles s'accompagnaient mutuellement. Cela, je crois, a beaucoup apporté. Enfin, cela a aidé les familles qui ont accepté notre offre.

J'ai toujours admiré les parents de nos soldats. Lorsque nos soldats étaient sur le terrain des opérations, je vivais le même stress que les familles. Je le leur disais. Lorsque mon téléphone sonnait, mon rythme cardiaque augmentait sensiblement. C'était très stressant.

Le Verbe: La foi rend-elle ce stress plus supportable?

Je pense que oui! J'ai toujours eu la foi. C'est évident que, lors du déploiement en Afghanistan ou en Bosnie, j'ai davantage prié! Encore aujourd'hui, la confiance en Dieu me soutient.

Le Verbe: Tous les aumôniers possèdent-ils un accompagnateur spirituel?

Je ne crois pas. Les aumôniers, comme tous les autres croyants, sont le reflet de notre société. Moi, j'ai eu la chance de pouvoir tisser des liens très étroits avec

l'aumônier responsable et avec celui qui l'a remplacé un peu plus tard. En dehors de l'armée, j'ai aussi eu un accompagnateur spirituel.

Le Verbe: Avez-vous eu l'obligation d'annoncer la mort d'un soldat à sa famille?

Oui. Plusieurs personnes me disent que j'ai la pire *job* de toutes!

Lorsque nous allons annoncer la triste nouvelle, nous y allons avec le commandant et un officier désigné. Il y a beaucoup de larmes. Cela vient me chercher. Il faut s'assurer que les proches ne sont pas seuls. Il faut les accompagner.

Le Verbe: Vous avez qualifié la fonction d'aumônier de vocation. Que pouvez-vous dire pour convaincre les diplômés en théologie de devenir aumôniers?

Convaincre? Je dirais plutôt inspirer. Je veux inspirer par mon attitude. Les FAC sont pour ceux et celles qui recherchent des défis. Il y a un réel besoin pour des personnes capables d'écoute et de présence. Il faut accompagner les soldats et les aider à entendre ce que le Seigneur veut pour eux, tout en respectant leur cheminement. De plus, la vie fraternelle entre aumôniers est extraordinaire. Nous avons tout le soutien nécessaire.

Le Verbe: Des regrets?

Jamais! Je donne beaucoup. Cependant, je reçois beaucoup plus de la part des aumôniers, des soldats, des FAC. Je suis très reconnaissante. J'ai une dette envers les FAC! «Scout un jour, scout toujours», disons-nous. Moi, je dis: «Aumônier un jour, aumônier toujours!» ■

Yves Casgrain est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.



Les six commandements de l'aumônier

Mystérieux métier que celui de se faire signe de Dieu à la guerre. Quand la transgression du commandement d'amour est une réalité quotidienne, comment l'aumônier peut-il rendre visible un Dieu qu'on serait tenté d'accuser comme premier responsable? Ce métier *clair-obscur*, les aumôniers Yvon Pichette et Louis-Martin Lanthier le pensent réalisable par la grâce, seule arme véritable contre le chaos de la haine. En écoutant leurs témoignages, j'ai relevé des impératifs moraux et spirituels qui les guident et teintent leur vocation particulière.

porter d'armes, tu as tendance à dire: "Seigneur, ne m'oublie pas. Ça ne m'intéresse pas de mourir cet après-midi." Ne pas être armé t'influence comme homme de foi, comme homme marié et comme militaire.

«Comme homme de foi, ça m'a permis d'établir un nouveau type de relation à Dieu, qui prend maintenant la forme d'un *companionship*. C'est plus qu'un ami. C'est celui avec qui tu vas t'obstiner, négocier et tout partager; c'est celui qui est avec toi dans la boucane, dans la poussière et dans la chaleur.

«Ça a aussi changé mon rapport aux gens que je servais. Il y en a qui m'ont sauvé la vie. J'ai ainsi développé un énorme respect et une complicité avec ces hommes et ces femmes. J'avais aussi une sorte de symbiose avec eux, basée sur la foi que Dieu agissait à travers eux.»

1

D'ARMES TU NE PORTERAS

L'aumônier suit les soldats partout, jusqu'à la ligne de front, à la grosse différence qu'il n'est pas armé. Même si, sous ce rapport, il est le maillon frère du bataillon, sous un autre, il en est le point d'attache. Pendant que les soldats combattent par les armes, lui, c'est par la prière.

Yvon Pichette, premier aumônier laïc au Canada à avoir été déployé avec un bataillon en pays étranger, me raconte tout le respect que ses compatriotes entretiennent envers l'homme dédié à prier en toute circonstance: «Vous êtes le seul qui n'avez pas d'armes et le seul qui êtes lumineux. Vous priez pour nous, vous prenez votre bréviaire dans les tranchées, on vous voit venir nous visiter par bonté et gratuité.»

Maillon vulnérable, l'aumônier doit trouver sa force ailleurs: dans ses frères d'armes et dans son Seigneur. «C'est sûr qu'avec cette norme de ne pas

DE L'HUMILITÉ TU TE REVÊTIRAS

Je rencontre Louis-Martin Lanthier, aumônier sur la base de Valcartier, dans les dédales de la citadelle du Royal 22^e Régiment sur les plaines d'Abraham, véritable forteresse dont les murs portent l'empreinte des pans d'histoire québécoise. Sur les lieux, l'aumônier est une sorte de passepartout. Il a droit d'accès à toutes les pièces, privilège de l'aumônier, à l'image de son service, qui vise tous les niveaux de la chaîne de commandement. Il nous explique les échelons de cette organisation fort complexe en nous laissant sur ce commentaire: «On a toujours plus grand que soi.»

2

3

DU SENS TU DONNERAS

Dans l'ancienne poudrière à canon transformée en chapelle en 1930 à l'ins-tigation du général Vanier, nous sommes dans le bon lieu pour aborder les ques-tionnements existentiels des soldats.

Si la préparation du fantassin vise essen-tiellement les opérations militaires, la question de la mort s'imposera tôt ou tard dans son cheminement.

«Il ne faut pas se le cacher, tous les mili-taires vivent des crises existentielles énormes. La première question existen-tielle avant d'être déployé, c'est: est-ce que je vais mourir? Les gars ont beau dire qu'ils n'y pensent pas, mais quand tu es rendu au front et que ta femme et tes enfants y pensent, tu y penses. La question devient: comment donner un sens à notre rôle de militaire? Lorsque je vois des injustices, des enfants bat-tus, des enfants mourir, comment je réagis à ça? C'est seulement la vie spi-rituelle qui peut te donner une certaine réponse.»

Quand les militaires reviennent du front le cœur brisé, Louis-Martin se perçoit comme un ambassadeur de compassion. Il a le rôle d'insuffler à ses gars le petit supplément d'âme nécessaire pour tra-verser la souffrance.

«Tu n'aurais aucun pouvoir si tu ne l'avais reçu d'en haut», dit Jésus à Pilate. L'autorité de l'aumônier ne suit pas la logique de la chaîne de commandement; car de cette autorité, il n'en possède aucune. C'est sans doute pourquoi les militaires trouvent en lui confiance et aisance; son autorité lui vient d'ailleurs.

«Ce qui m'identifie comme aumônier, c'est la croix que je porte. Quand un militaire voit ma croix, il sait que je n'ai aucun pouvoir de commande. Je ne suis pas dans les Forces armées canadiennes pour appliquer la discipline. On a surtout un pouvoir d'influence. Ce qui fait notre spécificité, c'est de veiller sur le bien-être moral et spirituel de nos soldats.»

«La souffrance et la mort font partie de la vie. Plus tu essaies de les évi-ter, plus elles vont revenir comme un boomerang. Le militaire chrétien n'est pas un militaire parfait; au travers des épreuves, il prend sa croix et se relève en espérant qu'il y aura la résurrection au bout du chemin. Notre ministère est un ministère sacramentel, parce que, tous les jours, on doit être un signe d'amour de la présence de Dieu. Dans le chaos, on est là pour ramener une signification.»

TON PROCHAIN
TU AIDERAS

Dans un contexte comme celui de la guerre, l'appel à la charité se fait entendre à tous les points de vue, que ce soit sur le terrain, dans les familles, entre les frères d'armes. Parce que la guerre est inhumaine, les moindres gestes d'humanité ressortent d'autant plus. Yvon n'a pas retenu que les atro-cités de la guerre. Parmi les souvenirs de cadavres qui s'empilent brillent aussi ceux des vies sauvées.

«Dans un hôpital en Bosnie, les musul-mans et les Croates se tiraient dessus, et quand on est rentré, il y avait des enfants morts. On a sécurisé le périmètre, on a enterré ceux qui étaient morts, on a réhydraté les survivants, on leur a donné des vêtements et on a sorti dehors des enfants qui n'y étaient jamais allés. J'ai été témoin de gestes d'une grande humanité.»

Pour Louis-Martin, aimer c'est «être avec» et «souffrir avec». Il a accompagné ses soldats partout: dans des entraîne-ments où ils ont marché jour et nuit dans des conditions exécrables, comme dans la forêt du Grand Nord canadien à -50°.

«Quand le *padre* est avec eux, les gars se disent: lui, il n'est pas obligé de faire ça. Quand ils voient que le *padre* a sacri-fié son confort, son sommeil et vit les mêmes défis physiques qu'eux, tu gagnes leur respect. Des liens de confiance et de camaraderie se créent.»

4

Ces liens tissés serrés, renforcés dans les épreuves, font que les frères prennent sur eux sans hésitation la souffrance d'un des leurs. Yvon se rappellera toujours le caporal qui est entré dans son bureau en pleurant à chaudes larmes parce qu'on allait saisir sa maison, peu de temps avant Noël, laissant sa femme et ses trois enfants sans abri.

Dans l'espace de quelques heures, des soldats ont pris la situation en main. Ils ont rempli un camion de dix tonnes de nourriture et de vêtements et ont réglé les paiements en retard. Il n'a pas perdu sa maison, finalement. Yvon a été témoin de la beauté de Noël ce jour-là.

5

LA CONSCIENCE TU ÉVEILLERAS

C'est la veille de Noël et je prends un café avec Yvon. Le contexte se prête merveilleusement pour qu'on parle du film *Joyeux Noël*. L'histoire se déroule au temps de la Première Guerre mondiale, lorsque trois camps adversaires fraternisent au soir de Noël, en s'échangeant cigarettes et chocolat pour oublier le temps d'une nuit qu'ils sont des ennemis.

Voir l'humain derrière l'ennemi, c'est un peu ce regard que les aumôniers tentent de donner aux combattants.

«Un petit gars de 18 ans qui doit tirer sur quelqu'un s'en souvient pour le reste de ses jours. On essaie de valider le geste quand on peut le valider, quand il est fait dans le cadre des lois et de la moralité.

«Mais si les soldats sont à la guerre pour de mauvaises raisons, il faut intervenir. Je suis une paire d'yeux sur le terrain pour que la mission se fasse bien, à l'intérieur des cadres légaux et moraux internationaux. L'aumônier est celui qui met de la lumière à travers tout ça.»

Savoir choisir son champ de bataille est aussi un autre enjeu de discernement. Louis-Martin me raconte l'histoire touchante d'un militaire qui ne voulait pas

quitter les siens pour aller rejoindre sa femme endeuillée à la suite d'une fausse couche. Après les avoir rencontrés les deux séparément, il dit à l'homme: «Tu as vu tes frères mourir là-bas et tu te sens inutile ici, mais as-tu pensé que ton vrai champ de bataille maintenant est ici au Québec avec ta femme? Tu n'auras pas de médaille, mais tu auras celle d'avoir aimé ta femme et tes enfants.»

DE LA PROVIDENCE TU T'ÉMERVEILLERAS

Louis-Martin a croisé ce couple, quelques années plus tard, par «hasard», dans un Tim Hortons, avec deux enfants, alors qu'il était justement en train de dire à son collègue qu'il n'avait pas souvent de retour des anciens militaires. Le couple est venu le remercier du fond du cœur. Il leur répond avec émerveillement: «De l'expérience de mort que vous pensiez vivre, vous vous êtes réconciliés et vous avez donné la vie.»

Si le ministère de l'aumônier a un côté sombre, il a aussi ses épisodes lumineux. Yvon se souvient encore du jour, au milieu du désert de Bosnie, où une petite fille en robe blanche surgit de nulle part avec un bouquet de fleurs à la main pour lui donner en cadeau. Parfois, en temps de guerre, les anges se déguisent. Pour Yvon, ça voulait dire: continue ta mission, Je suis là. «La guerre est sale, mais à travers la saleté, il y a parfois de la lumière», me dit-il avec émotion. ■

Pour aller plus loin:

Louis-Martin Lanthier et Yvon Pichette, *La guerre, la paix et Dieu: une approche éthique*, Les Éditions La Pie, 2016.

Sarah-Christine Bourihane travaille comme journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques et est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Elle s'intéresse depuis peu au documentaire, ce qui l'a conduite à produire un premier court-métrage dans le cadre des Laboratoires de création chez Spira.

6



UNE GUERRE

PEUT-ELLE ÊTRE JUSTE?

Phénomène humain aussi tragique que tenace, la guerre a façonné l'identité géographique, sociale et politique de notre monde. Une longue tradition de pensée, nourrie par l'Église catholique et plusieurs philosophes, soutient que la guerre est acceptable dans certaines conditions. Justifie-t-on l'injustifiable ?

La doctrine de la guerre juste puise dans le droit des gens romain, le *jus gentium*, qui concernait les nations étrangères et leurs ressortissants. Sur fond de stoïcisme, le droit des gens se fonde sur l'existence de lois naturelles valant pour tous les êtres humains, ce qui inclut les ennemis et les prisonniers. On doit toutefois la première élaboration systématique d'une théorie de la guerre juste à saint Augustin, évêque d'Hippone au tournant du 5^e siècle. Puis, le philosophe et théologien saint Thomas d'Aquin reprendra et précisera au 13^e siècle la théorie de son prédécesseur.

LE DROIT DE LA GUERRE

Aujourd'hui, l'Église catholique continue d'insister sur l'importance de limiter tout acte de guerre par certaines notions morales. Elle relaie pour ce faire l'enseignement de ses docteurs, tout en y ajoutant un sérieux bémol, comme nous le verrons. La doctrine de la guerre juste se divise en trois parties : d'abord, le *jus ad bellum*, c'est-à-dire le droit qui encadre la déclaration de guerre ; ensuite, le *jus in bello*, soit les règles de la conduite de la guerre ; puis le *jus post bellum*, le droit qui régit la fin de la guerre et auquel les traités de paix doivent se conformer. Deux principes sous-tendent toute la théorie de la guerre juste : nécessité et proportionnalité.

Le *jus ad bellum* est la partie maîtresse de la théorie de la guerre juste. Son premier critère est fondamental, celui de la cause juste : ceux qui sont attaqués méritent de l'être en fonction de quelque faute (*Somme théologique*, II, ii, q. 40, art. 1). Ce critère est limité par un autre, qui exige que la violence soit le dernier recours possible pour rétablir la justice. Encore, cet usage de la violence doit également avoir une chance raisonnable de succès : même pour une cause légitime, livrer ses soldats au massacre est inacceptable.

De plus, toutes ces conditions, même si elles sont remplies, peuvent être sans effet si l'intention derrière la déclaration de guerre n'est pas droite, c'est-à-dire si elle ne vise pas seulement à réparer une injustice, mais aussi, par exemple, à s'enrichir.

Une dernière condition du *jus ad bellum* est celle de l'autorité légitime. Aucune guerre ne peut être dite juste si elle n'a pas été déclarée par l'autorité politique qui jouit d'une

forme ou une autre de légitimité. La première raison en est que la guerre doit servir le bien commun et non pas l'intérêt de certains individus ou groupes. Le détenteur de l'autorité politique possède à cet égard une responsabilité supérieure de protéger la population.

JUSTIFIER L'INJUSTIFIABLE ?

Il faut insister sur ce point, alors que plusieurs chrétiens et non-chrétiens ressentent un certain malaise par rapport à tout usage de la violence, au-delà du motif. En effet, dans les Évangiles, le Christ ne dit-il pas de « tendre l'autre joue » et de « ne pas riposter aux méchants » (Matthieu 5,39) ? Or, il faut souligner ici que l'action politique est chose différente de l'action individuelle. Si un individu peut effectivement choisir le martyre devant la violence d'autrui, un chef politique ne peut en décider de même pour ses concitoyens, car alors il violerait leur liberté de conscience, n'ayant pas reçu leur consentement.

Pour sa part, le *jus in bello* postule qu'aucune violence ne doit être faite à un non-combattant, ce qui inclut autant les civils que les soldats qui ne sont pas en état de nuire. De plus, une réponse à une agression doit être proportionnelle à cette dernière, autant dans les fins que dans les moyens. Par exemple, un acte de pillage ne pourra être puni par la conquête d'un territoire, tout comme l'attaque d'un navire de guerre ne peut mener au bombardement des villes ennemies.

Finalement, le *jus post bellum*, une partie moins développée de la doctrine de la guerre juste, promeut l'équité dans les rétributions d'après-guerre et dans les traités de paix. Par exemple, à la suite d'une guerre, il ne devrait pas y avoir d'atteintes graves aux conditions de vie de la population des États vaincus, ni de conditions de paix complètement défavorables à l'épanouissement culturel d'une nation.

Bien sûr, plusieurs de ces critères sont difficiles à évaluer. En politique comme dans toute pratique, il s'agit avant tout de partir des circonstances et non seulement « d'appliquer la théorie ». Faire la guerre de façon juste est un acte prudentiel, déterminé par les vertus intellectuelles et morales des gouvernants.

GUERRES JUSTES, GUERRES INJUSTES : QUELQUES EXEMPLES

Afin de clarifier la différence entre guerre juste et guerre injuste, examinons deux cas de figure rapprochés mais distincts, soit les deux guerres du Golfe. Bien sûr, la

LA QUESTION DE LA GUERRE EST COMPLEXE, MAIS ELLE DOIT TOUJOURS ÊTRE TRAITÉE À L'AUNE DU CRITÈRE FONDAMENTAL DE LA PAIX.

réalité étant complexe, il est difficile de présenter un idéal type, et ces exemples peuvent être discutés.

La première guerre du Golfe peut être considérée comme une guerre juste de la part des États-Unis et de leurs alliés. Au mois d'août 1990, l'Irak de Saddam Hussein envahit le petit État du Koweït, principalement pour des raisons de ressources énergétiques et d'accès à la mer.

Condamnée par une résolution du Conseil de sécurité des Nations Unies, l'attaque mène à un blocus économique et à un ultimatum envers l'Irak menés par une coalition internationale, ce qui satisfait aux critères de la légitimité politique et du «dernier recours». Devant l'insistance de Saddam Hussein, la coalition attaque l'Irak et libère le Koweït au début de l'année 1991. Les cibles se veulent alors exclusivement militaires et des consignes sont données afin de protéger les civils.

De plus, fait important, l'attaque est limitée et s'applique seulement à rétablir le statu quo : les États-Unis ne tentent pas de renverser Saddam Hussein, une décision qui appartient avant tout aux Irakiens. Évidemment, l'on pourrait douter de la droiture de l'intention derrière l'attaque, les États-Unis ayant toujours été désireux d'accroître leur influence au Moyen-Orient. Or, comme l'affirme le célèbre théoricien de la guerre Michael Walzer, «on peut [...] tout à fait soutenir une guerre dans ses limites justes tout en combattant les raisons d'État "supplémentaires" qui la sous-tendent» (*De la guerre et du terrorisme*, p. 129).

La seconde guerre du Golfe contraste avec la première sur plusieurs points. Le 20 mars 2003, les États-Unis envahissent l'Irak, une décision unilatérale qui n'est pas appuyée par les Nations Unies. Peu de solutions de rechange avaient d'ailleurs été considérées sérieusement. L'administration Bush forge pour cette occasion la notion

de «guerre préventive», un critère qui, bien que pouvant s'apparenter à une stratégie défensive, n'est pas celui du dernier recours.

Si le désarmement du régime irakien – qui devait être amorcé dès la fin du conflit de 1991 – peut être un objectif légitime, il était plausible que celui-ci soit atteint par d'autres moyens que la guerre. Même l'utilisation d'une certaine force, couplée à d'autres mesures, n'équivaut pas nécessairement à la guerre. De plus, à la suite de l'attaque, les États-Unis s'ingèrent dans la politique intérieure irakienne et renversent le régime de Hussein pour mettre sur pied un gouvernement de transition. On peut alors mettre en doute l'intention des attaquants et la proportionnalité des moyens, ainsi que, finalement, toute la légitimité de cette guerre.

CONSTRUIRE LA PAIX

Ce qui précède nous fait voir plus clairement l'intention derrière la doctrine de la guerre juste : limiter le plus possible la guerre dans un monde imparfait où le mal a toujours part. Dans leur ensemble, les restrictions sont si imposantes que peu de conflits armés se qualifiaient au titre de guerre juste. Il ne s'agit donc pas de «justifier l'injustifiable», mais de baliser les actions humaines par des règles morales. En ce sens, l'expression «guerre juste» est équivoque. En fait, aucune guerre n'est juste «en soi». Cela dit, l'acte de combattre peut l'être, s'il respecte les conditions susmentionnées.

C'est ainsi que, pour l'Église catholique, la guerre «ne constitue jamais un moyen approprié pour résoudre les problèmes qui surgissent entre les nations» (*Compendium de la Doctrine sociale*, § 497). De plus, alors que nous vivons dans une «ère atomique», la recherche de

solutions de remplacement à la guerre revêt aujourd'hui «un caractère d'une urgence dramatique» (§ 498). L'enjeu est alors le suivant: affirmer «qu'aucune guerre n'est juste» ne doit toutefois pas nous empêcher de distinguer entre différents types de conflits ni constituer une raison pour ne jamais agir.

La question de la guerre est complexe, mais elle doit toujours être traitée à l'aune du critère fondamental de la paix. La paix est une aspiration essentielle des êtres humains, et même de tout l'ordre naturel (*Compendium de la Doctrine sociale*, § 488); elle doit primer toutes autres considérations. C'est ainsi que nous pouvons

conclure, avec le Christ: «Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu» (Matthieu 5,9). ■

Pour aller plus loin:

Conseil pontifical justice et paix, *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église catholique*, Libreria Editrice Vaticana / Éditions de la CECC, 2006.

Jean XXIII, *Pacem in terris*, introduction de Claude Ryan, Montréal, Les Éditions du jour, 1963.

Walzer, Michael, *De la guerre et du terrorisme*, Paris, Bayard, 2004; *Guerres justes et injustes*, Paris, Belin, 1999.

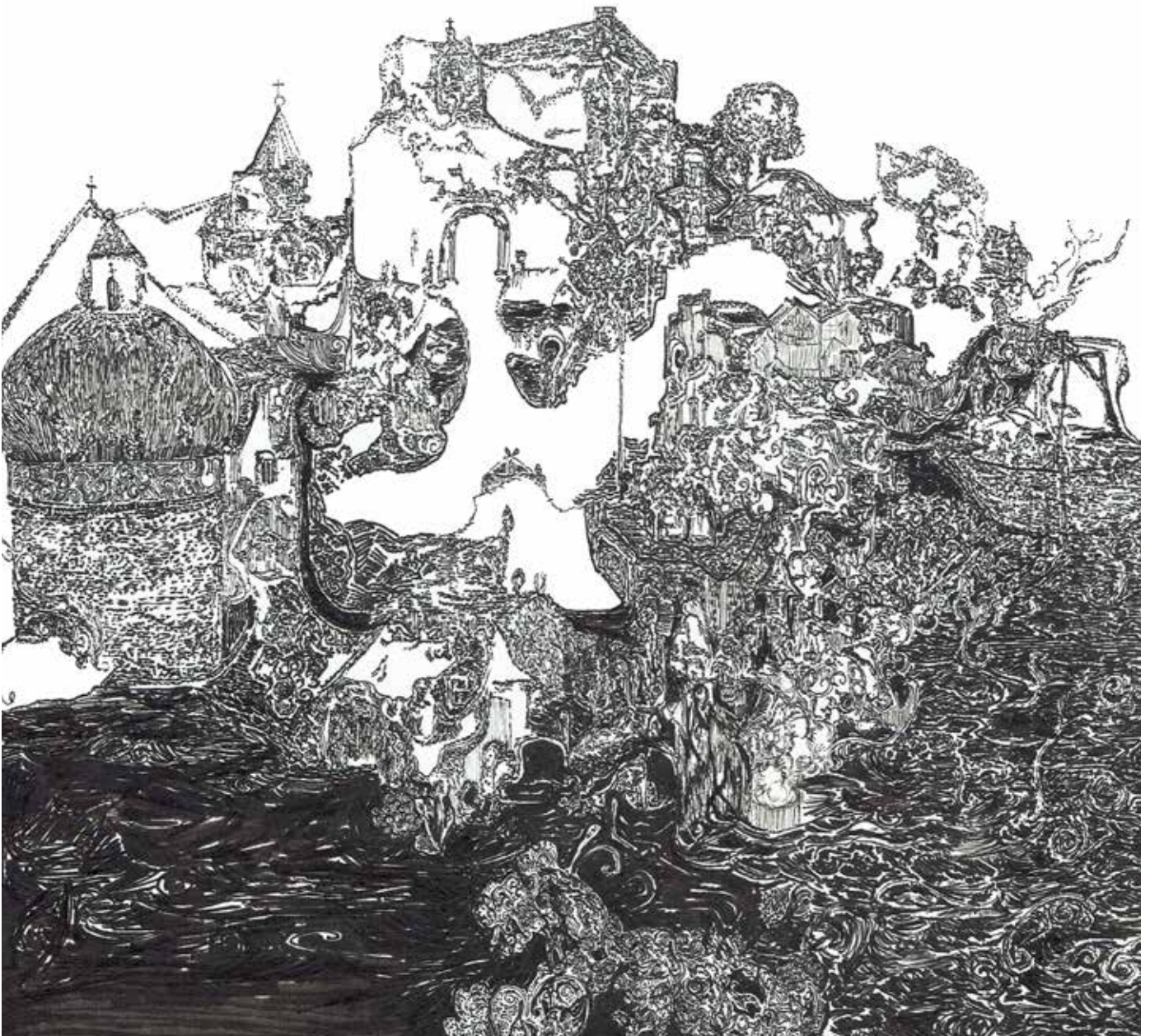


Illustration: Charlotte Lessard

Ariane Beauféray
ariane.beauféray@le-verbe.com

DE BOMBES ET DE BIJOUX

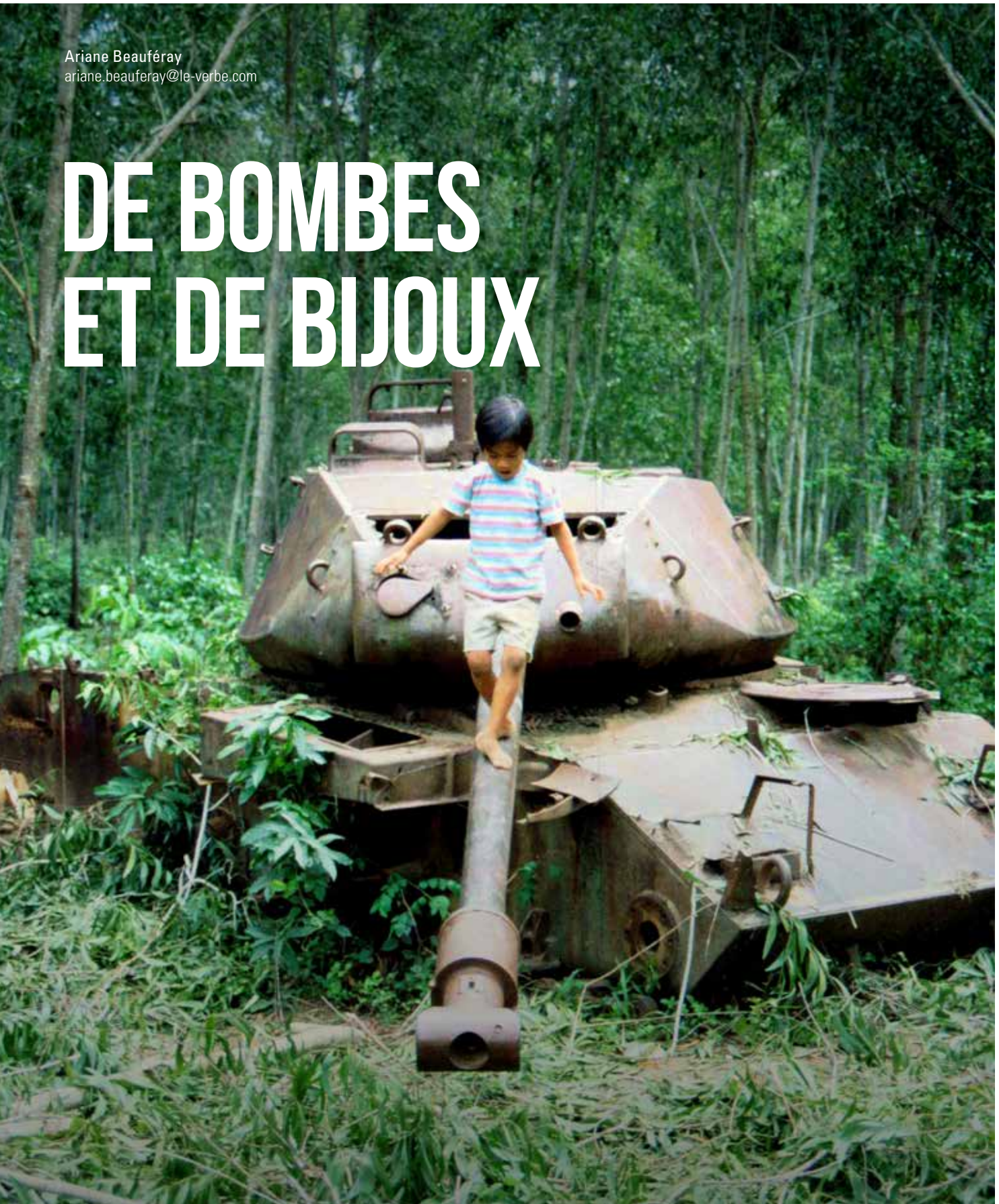


Photo : Un char M41 « Walker bulldog », vestige de la vingtaine d'années d'années de guerres, est reconverti en aire de jeux pour les enfants. Wikimedia - CC



Cinq à dix-millions : c'est le nombre de mines anti-personnel qui est produit chaque année.

Plus de 100 millions : c'est le nombre de mines qui estropient, tuent, nuisent à la construction d'infrastructures et empêchent les personnes de se déplacer et d'étendre leurs cultures dans 56 pays.

Plusieurs organisations et gouvernements déminent activement les terres et viennent en aide aux blessés. D'autres, comme Rajana et Article 22, commercialisent le travail d'artisans qui transforment le métal des bombes en bijoux.

Ces bijoux sont bien plus que de belles pièces artisanales.

Les mines sèment la peur et la mort ; les bijoux représentent des messages de paix et d'amour. Les mines empêchent les personnes de cultiver leurs terres ; les bijoux financent le déminage des terres. Les mines estropient ; les bijoux sont le moyen de subsistance de nombreuses familles. Les mines s'attaquent à tous, mais surtout aux plus pauvres ; les bijoux sont faits par les pauvres. Les mines sont un gaspillage énorme de temps, d'argent, de matières et de vies ; les bijoux sont faits grâce à des savoirs traditionnels, à partir de métal récupéré.

Les mines sont l'arme des lâches ; les bijoux existent grâce au courage de personnes qui désactivent les mines.

RAJANA AU CAMBODGE

Depuis 1979, plus de 64 000 personnes ont été blessées ou tuées par des mines au Cambodge. En 2013, les mines ont encore blessé 89 personnes et en ont tué 22 autres. Plus de la moitié des Cambodgiens handicapés déclarent ne pas manger à leur faim et ne pas avoir assez de revenus pour

vivre dignement. Les bombes ont rendu 35 % du pays inutilisable pour l'agriculture.

Rajana brille dans ce décor sombre. Il s'agit d'une entreprise cambodgienne sans but lucratif rassemblant une centaine d'artisans ruraux qui produisent des bijoux à partir d'enveloppes de bombes en laiton. Les bijoux présentent des designs modernes réalisés à partir de méthodes traditionnelles de la culture khmère.

ARTICLE 22 AU LAOS

L'organisation américaine Article 22 tire son nom d'un article de la Déclaration universelle des droits de l'homme : «Toute personne [...] a droit à la sécurité sociale; elle est fondée à obtenir la satisfaction des droits économiques, sociaux et culturels indispensables à sa dignité et au libre développement de sa personnalité, grâce à l'effort national et à la coopération internationale.»

Article 22 tient à ce que cet article soit vrai au Laos, en commercialisant les bijoux produits à partir de métal d'obus shrapnel de la guerre du Vietnam. Il ne s'agit pas de mines, mais leur effet est le même ; 80 millions de ces obus menacent encore d'exploser dans les terres laotiennes.

Les bracelets, colliers et boucles d'oreilles vendus par Article 22 jouent sur un design moderne et minimaliste qui interpelle lorsqu'il s'approprie les formes des bombes. ■

Les bijoux de Rajana sont en vente dans la boutique en ligne de Dix Mille Villages, une entreprise canadienne sans but lucratif (www.tenthousandvillages.ca).

Vous pouvez voir et commander les bijoux d'Article 22 dans leur boutique en ligne (<https://article22.com>).



11.02.2018

Elaina

UN JARDIN POUR LES RÉFUGIÉS IRAKIENS

JORDANIE – Depuis 2016, une trentaine de réfugiés irakiens viennent quotidiennement travailler au Jardin de la Miséricorde dans les murs du Centre Notre-Dame de la Paix, une bâtisse appartenant à l'Église latine, en banlieue d'Amman. À l'initiative du pape François lui-même, ce programme, financé en partie par le Saint-Siège, a pour but d'offrir des emplois aux chrétiens ayant fui la violence de Daesh, dans l'impossibilité de travailler légalement sur le territoire jordanien. Menuisiers, agriculteurs, couturières : ces hommes et ces femmes ont appris un nouveau métier pour pouvoir survivre en attendant un nouvel exil.

UN CADEAU DU PAPE FRANÇOIS

C'est un écrin de verdure à quelques kilomètres de la tumultueuse Amman. De loin, on aperçoit l'imposante église du Centre Notre-Dame de la Paix et son haut clocher qui perce le ciel. Dans cet environnement principalement musulman, l'Église semble plus que jamais en phase avec

«l'appel des périphéries» du pape François.

En 2014, cet immense complexe est créé pour accueillir et soigner gratuitement les personnes handicapées de familles pauvres de Jordanie. Deux ans plus tard, le pape François visite le Centre Notre-Dame de la Paix. Touché par la situation des Irakiens dans ce pays, il décide de leur faire cadeau d'un terrain jouxtant le Centre.

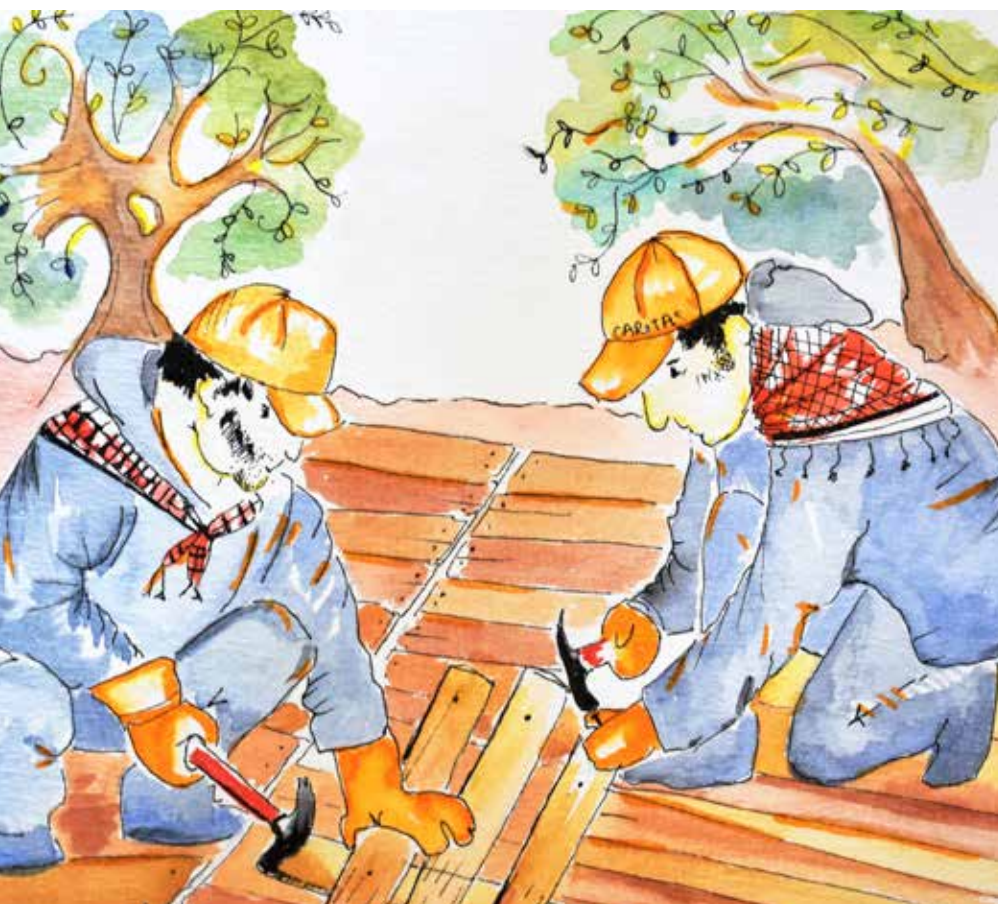
Le programme – baptisé Jardin de la Miséricorde à l'occasion de l'année de la Miséricorde – vise à permettre aux familles ayant tout perdu de retrouver un emploi par la gestion d'un jardin produisant des produits biologiques.

En plus du programme agricole initial, la Caritas Jordanie, responsable de sa gestion, a ouvert successivement une menuiserie, une savonnerie et un atelier de fabrication de sacs. Le jardin «du pape François» est désormais en mesure de produire diverses herbes, de l'huile d'olive, et également des meubles, des savons et des sacs cousus à la main.

Chaque jour, ils sont une trentaine à franchir les portes du jardin pour se mettre à l'ouvrage. «Cet emploi est une chance que l'Église leur donne», explique Leith, responsable de la gestion du lieu. «Le gouvernement jordanien ne permettant pas aux Irakiens de travailler, ces familles sont venues naturellement frapper à la porte de la Caritas pour demander un travail.»

Devant le nombre croissant de demandes pour intégrer le programme, la Caritas est dans l'obligation d'effectuer un processus de sélection. «Nous organisons des sessions de formation dans chaque discipline, et seuls les meilleurs viennent travailler ici. En charpente, par exemple, nous n'avons pu garder que sept personnes sur vingt-cinq à la dernière session.» Un processus nécessaire pour le bon fonctionnement du jardin, mais difficile pour les formateurs, qui savent à quel point la situation est précaire pour les Irakiens en Jordanie.

À côté des montagnes de détritus qui s'accumulent dans les champs,



faisant face au Centre, le Jardin de la Miséricorde et ses oliviers plantureux offrent un décor détonnant, propre à la contemplation.

Telle une ruche, on y retrouve hommes et femmes qui s'activent pour offrir le meilleur... un peu comme une forme de revanche sur les atrocités de Daesh.

DE LIBRAIRE À COUTURIÈRE

Pour les réfugiés, ce travail est une chance, mais il ne nécessite pas moins de leur part une capacité d'adaptation à toute épreuve. En Irak, ces hommes et ces femmes avaient fait des études et exerçaient bien souvent des métiers qui n'avaient rien à voir avec la menuiserie ou la couture.

Dans son petit atelier, Nibras, originaire de Qaraqosh, s'active. Depuis presque trois ans, cette jeune femme élégante aux grands yeux sombres exerce le métier de couturière au jardin. Avec sa collègue, elles conçoivent puis réalisent des sacs et des décorations en tissu qui seront ensuite vendus dans différents bazars d'Amman. Un métier qu'elle a entièrement appris sur le tas.

En Irak, Nimras était libraire, mais aujourd'hui, elle a épousé son nouveau métier avec ferveur, celui-là même qui lui a permis de survivre ici, en Jordanie. Depuis l'été 2014, elle n'a plus rien, et cette formation, fournie par l'intermédiaire de l'Église, lui a offert la possibilité d'aller de l'avant.

«Je me suis découvert une passion pour la couture et je pense continuer ce métier même après mon immigration, si je peux...», explique-t-elle avant de tempérer immédiatement : «Enfin, pour le moment, je ne rêve plus de rien. Je veux seulement ne pas retourner en Irak.»





Pour Nimras, comme pour des milliers de réfugiés irakiens, la perspective de retourner dans leur pays dévasté est inenvisageable. Tous rêvent de recommencer leur vie ailleurs.

UNE HALTE AVANT UN NOUVEL EXIL

En attendant son visa pour s'envoler vers de nouveaux horizons, Abou Mariam (littéralement «le père de Marie» en arabe), la cinquantaine, travaille au jardin lui aussi. Il exerce, quant à lui, le même métier qu'en Irak : celui d'agriculteur.

Avec ses trois filles et sa femme malade, cet homme au sourire contagieux s'est battu pour travailler ici. «Je n'ai pas été pris à la formation, mais je suis allé directement voir le directeur du Centre pour demander une place. Il fallait que je travaille.»

Ancien propriétaire agricole, Abou Mariam évoque avec peine son immense exploitation d'oliviers de Karemlash, dans la plaine de Ninive. «Tout a été rasé par Daesh en août 2014. Il ne reste absolument rien.»

Sous le joug de l'organisation ultraradicale, les chrétiens avaient le choix

entre se convertir à l'islam, payer une taxe spéciale ou quitter la ville sous peine d'exécution.

Cet emploi fourni par l'Église permet à Abou Mariam de survivre, mais pas de vivre convenablement. Chaque mois, il doit faire face aux frais médicaux extrêmement élevés en Jordanie pour sa femme.

«Même si c'est dur, je ne pourrais jamais assez remercier l'Église pour cet emploi. La Caritas me protège, contrairement à d'autres qui courent le risque de se faire arrêter pour travail illégal ici. Plus encore que l'argent, je suis heureux de servir cette Église qui m'a sauvé.»

Après avoir tenté de vaines démarches du côté de l'ambassade australienne, Abou Mariam attend une réponse de l'ambassade de France. «Je ne fais pas cela pour moi, mais pour mes enfants. Cette immigration est leur seule chance.»

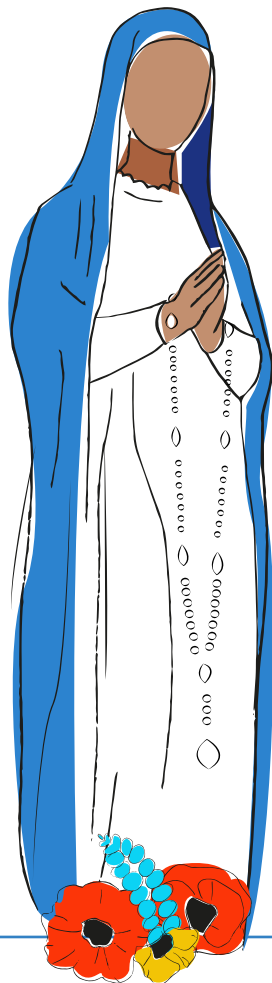
À ses côtés, Steven, la silhouette agile et les yeux étonnamment bleu azur, traduit non sans émotion les mots d'Abou Mariam, son collègue et ami. Il poursuit avec son propre témoignage : «Comme la majorité d'entre nous, j'ai fui Daesh la nuit du 4 août 2014. Avec ma famille, nous avons rejoint Erbil, où nous avons vécu avec plus de 80 personnes dans

une maison pendant plus de deux ans. Enfin, nous avons atterri ici. Je suis heureux de me lever le matin pour travailler, enfin.»

Steven a à peine 18 ans, mais sait précisément ce qu'il veut. «Nos maisons ont été brûlées. Nous n'avons plus rien à attendre de l'Irak, et ici, nous vivons grâce à l'Église. Mon avenir m'attend en Australie, où je compte poursuivre des études de sport afin de devenir entraîneur. Une bonne partie de notre famille est là-bas. Nous attendons toujours... les papiers», termine-t-il le cœur serré.

Comme eux, des milliers d'Irakiens réfugiés en Jordanie attendent ce fameux visa qui leur permettra de recommencer une vie nouvelle en Europe, aux États-Unis ou encore en Australie. Les délais des ambassades semblent quant à eux s'étirer de mois en mois.

En Jordanie, où le flot de réfugiés irakiens se mêle à la détresse syrienne, l'Église tente de multiplier les programmes d'emplois comme celui du Jardin de la Miséricorde pour que ces familles puissent vivre au mieux cette transition. Et commencer à renaitre après l'horreur. ■



Comme nous pardonnons aussi

Notre-Dame des Douleurs, Kibeho, 1981-1989

Du 28 novembre 1981 au 28 novembre 1989, durant exactement huit ans, la Vierge Marie est apparue de nombreuses fois à trois jeunes filles à Kibeho, au Rwanda. Les messages et visions qu'elles ont reçus sont un appel incisif à la conversion et la réconciliation pour éviter la guerre et guérir de ses conséquences.

MÈRE DU VERBE

Alphonsine Mumureke a 15 ans quand elle voit pour la première fois la Vierge Marie dans le réfectoire du collège des filles où elle est pensionnaire. Il est environ 12 h 35 lorsque ses consœurs de classe la voient se lever soudainement puis se diriger dans l'allée centrale et se mettre à genoux, posant ses yeux sur un point fixe. Alphonsine raconte avoir entendu une voix l'appeler avec tendresse.

— Mon enfant !

— Me voici. Qui es-tu, femme ?

— Je suis la Mère du Verbe. Dans ton existence, qu'est-ce que tu tiens le plus en estime ?

— J'aime Dieu et sa mère qui a mis au monde un Rédempteur.

— Vraiment !

— Oui, c'est bien ainsi.

— S'il en est ainsi, je viens te consoler, car j'ai exaucé tes prières. Je veux que tes compagnes aient la foi, car elles n'en ont pas suffisamment.

L'entourage d'Alphonsine peine à la croire. Le 4 décembre, on cherche à la prendre en défaut et on lui enfonce une aiguille profondément dans le bras au moment où elle voit la Vierge. Elle ne sent rien durant l'apparition, mais souffrira beaucoup après.

Durant les mois qui ont suivi, deux autres filles du collège, Nathalie Mukamazimpaka et Marie Claire Mukangango, commencent elles aussi à voir la Vierge alors qu'elles étaient auparavant sceptiques à propos des apparitions à Alphonsine.

PRIÈRE ET CONVERSION

Les trois voyantes reçoivent de nombreux messages qui exhortent à la prière et à la conversion. Voici un florilège des plus importants :

« Mon désir est que tu pries sans cesse en y mettant tout ton cœur, et que tu aimes m'invoquer. C'est alors que tu pourras devenir vraiment mon enfant. »

« Priez sans cesse et sans hypocrisie. Priez le rosaire. Priez aussi le chapelet des sept douleurs. »

« Priez sans relâche pour l'Église, car de grandes tribulations l'attendent dans les temps qui viennent. »

« Le chemin qui conduit au ciel passe toujours par la souffrance. »

« Le monde court à sa perte, il va tomber dans un gouffre, c'est-à-dire être plongé dans des malheurs innombrables et incessants. »

« Repentez-vous, repentez-vous, repentez-vous ! Convertissez-vous pendant qu'il est encore temps. »

« La foi et l'incroyance viendront sans qu'on s'en aperçoive. »

LA DEMEURE DES CŒURS DE LUMIÈRE

Le 20 mars 1982, Alphonsine semble plongée dans un profond sommeil alors qu'elle est comme transportée dans l'au-delà. Elle raconte elle-même :

« J'ai entendu la Vierge m'appeler, et j'ai répondu à son appel. Nous sommes parties et nous avons abouti à un endroit vraiment horrible : il y avait des gens d'un air lugubre, en train de se disputer et de se battre sans cesse. »

« Et puis nous avons continué à monter et nous sommes arrivées dans un autre endroit. Là, il faisait moins obscur ; mais horrible tout de même, jusqu'à un certain degré. Les gens n'avaient pas l'air aussi lugubres que les premiers ; néanmoins, ils souffraient beaucoup tout en se tenant pieusement, avec les yeux tournés vers en haut et pleins de tristesse. »

« Enfin, continuant toujours à monter, nous sommes arrivées à un endroit magnifique, où il y avait une lumière excellente, mais comme celle que projette notre soleil habituel. C'est un lieu très beau ; là, il ne fait ni chaud ni froid. »

« Alors, je lui ai demandé comment s'appelait ce lieu-là, et Elle me répondit :

« C'est la demeure de ceux qui ont un cœur de lumière. Là où les hommes souffrent, mais se tiennent pieusement, avec les yeux tournés vers le haut, c'est chez ceux qui seront comptés parmi les élus. Par contre, là où tu as vu des gens qui ne faisaient que se battre, il s'agit de ceux qui connaîtront éternellement des tourments, sans espérer obtenir le pardon. »

« Lui ayant demandé pourquoi elle m'avait emmenée là, elle m'a répondu :

« Puisque tu as vu ces trois catégories, je peux espérer que tu feras ton possible pour attirer les hommes dans le bon chemin. De plus, je te les ai montrées afin que tu apprennes que la meilleure vie est celle qui viendra après que l'homme aura quitté la terre. »

Nyina et Umubyeyi

La Vierge Marie s'est présentée à Alphonsine comme *Nyinawa Jambo* (Mère du Verbe) et indiqua elle-même qu'il s'agit d'un équivalent de *Umubyeyi w'Imana* (Mère de Dieu). Dans la langue rwandaise, le mot *nyina* signifie «mère», mais avec une connotation affectueuse, un peu comme «maman» en français. Le substantif *umubyeyi*, lui, renvoie au verbe *kubyara*, qui signifie «engendrer» ou «enfanter». Il désigne donc la mère au sens de celle qui a donné naissance ou même de toute femme ayant allaité ou éduqué un enfant. Marie est véritablement notre mère et notre maman spirituelle en tous ces sens.



NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

À deux reprises, le 15 août et le 28 novembre 1983, la Vierge demande à Alphonsine la construction d'une chapelle pour l'honorer comme Notre-Dame des Douleurs.

Entre ces deux demandes, le 15 septembre 1983, la Vierge apparaît à Nathalie. Elle pleure et dit : «Je souffre parce que vous continuez à endurcir vos cœurs. Je souffre parce que beaucoup de personnes épousent les vices plutôt que les vertus. Je souffre parce que vous ne respectez plus les commandements de Dieu. Je souffre de votre hypocrisie, je souffre parce qu'il n'y a plus d'amour parmi les gens.»

Quelques semaines plus tard, Nathalie déclare, dans une interprétation cruellement prophétique : «Ce qui vous fait souffrir, Marie, c'est qu'un jour viendra où nous voudrions suivre ce que vous nous dites, à savoir vous aimer, vous servir, vous obéir et faire votre volonté, mais ce sera trop tard.»

Les larmes de Marie sont les larmes d'une mère. Comme Marie a souffert par compassion des douleurs de son Fils, elle souffre aussi des malheurs de tous ses enfants qu'elle a reçus en adoption au pied de la Croix. «Voici ton Fils.» Comme l'explique la voyante Nathalie :

«Quand un enfant est perdu, souvent il n'en sait rien, il ne ressent rien. Ce sont ses parents qui sont inquiets, qui sont tristes à cause de leur enfant. Marie aussi a du chagrin à cause de ce que nous sommes devenus.» Ses larmes ne sont toutefois pas seulement des larmes de douleur, mais aussi des larmes d'espérance en ce qu'elles consolent et adoucissent les cœurs de ceux que le péché a endurcis.

FLEUVE DE SANG

Le 15 août 1982, la Vierge Marie apparaît de nouveau en pleurs alors qu'il s'agit pourtant d'un jour de grande fête ! «Pourquoi pleures-tu ?» lui demande Nathalie.

«Ce qui m'afflige, répond la Vierge, c'est que je vous annonce une bonne nouvelle, mais vous ne voulez pas l'écouter ; je vous communique un message, mais vous ne voulez pas l'accueillir. Je suis affligée aussi par le fait de voir combien les péchés ne cessent d'augmenter sur la terre alors qu'ils devraient normalement diminuer de jour en jour...»

Quelques jours plus tard, le 19 août, Alphonsine a une vision d'un fleuve de sang recouvrant les rues de la capitale, Kigali. Elle parle d'un grand brasier, d'hommes qui s'entretuent et même de corps décapités. La Vierge lui dit

alors que «les péchés sont plus nombreux que les gouttes d'eau de la mer».

Nathalie, elle, voit un immense gouffre dans lequel une foule risque de tomber.

Quant à Marie Claire, elle ne voit rien, mais se met à vaciller et tombe sept fois dans des buissons d'épines environnants en répétant: «Fais de moi tout ce que tu veux, pourvu que le monde soit sauvé.» Elle affirmera ensuite être tombée sept fois (comme les sept douleurs de la Vierge) afin d'expier les péchés et d'adoucir les cœurs des incroyants et de tous ceux qui refusent de se convertir et d'abandonner l'impureté.

UN MATERNEL AVERTISSEMENT...

Un retour sur ces douloureuses visions permet aujourd'hui de mieux comprendre qu'il s'agissait d'un maternel avertissement de la Vierge pour éviter la terrible guerre qui a meurtri le pays une décennie plus tard. L'actuel évêque de Gikongoro, M^{gr} Augustin Misago, tire lui-même cette conclusion:

«Maintenant, nous pouvons dire qu'il y a eu une prédiction du drame rwandais, mais je me souviens que, le 15 août 1982, à la fête de l'Assomption, les voyantes, au lieu de voir la Vierge pleine de joie, ont été témoins de terribles visions, effrayantes, de cadavres d'où jaillissaient d'abondants flots de sang, laissés sans sépulture sur les collines. Personne ne savait ce que signifiaient ces terribles images. Maintenant, on peut relire les événements et penser qu'elles pouvaient être une vision de ce qui est arrivé au Rwanda, mais aussi dans la région des Grands Lacs où le sang coule, au Burundi, en Ouganda et dans la République démocratique du Congo.»

La voyante Nathalie Mukamazimpaka interprète dans le même sens le message que la Vierge lui a confié: «La Vierge m'a appris à prier la couronne du Rosaire des sept douleurs parce qu'elle disait que se préparait une tragédie pour le Rwanda. La Madone nous a demandé de changer notre style de vie, d'aimer les sacrements, de faire pénitence, de prier sans cesse en récitant le Rosaire des sept douleurs pour la conversion du cœur de ceux qui se sont éloignés de Dieu, et d'être humbles en demandant pardon et en pardonnant.»

L'avertissement de Marie ne sera toutefois pas suffisamment écouté, comme l'histoire l'a tragiquement démontré. Les massacres n'épargneront même pas le sanctuaire de Kibeho, où plus d'un millier de personnes réfugiées dans la chapelle périssent dans les flammes. Un autre massacre suivra l'incendie criminel. On raconte que plusieurs personnes sont mortes en prière, unies à

Le chapelet des Sept Douleurs

À Kibeho, la Vierge nous invite à redécouvrir le chapelet de ses sept douleurs afin de mieux comprendre le sens chrétien de la souffrance. La Vierge a aussi révélé que, pour que cette prière ait de la valeur, la personne qui la prie doit compatir avec Marie, c'est-à-dire entrer dans ses douleurs et souffrir avec elle. On peut facilement trouver sur Internet comment prier ce chapelet dont voici les sept mystères:

1. Marie apprend que son fils sera un signe de contradiction (Lc 2,25-35).
2. Marie s'exile avec son fils et Joseph en Égypte (Mt 2,13-15).
3. Marie cherche son fils disparu à Jérusalem (Lc 2,41-52).
4. Marie voit son fils chargé de la Croix (Lc 23,27).
5. Marie voit les souffrances et la mort de son fils sur la Croix (Jn 19,25-27).
6. Marie accueille son fils mort dans ses bras lors de la Descente de la Croix (Jn 19,38-40).
7. Marie abandonne le corps de son fils lors de la mise au tombeau (Jn 19,41-42).

Marie, priant pour le pardon de leurs péchés et de ceux de leurs agresseurs. Certains chantaient même, tout joyeux d'imiter la Passion de leur Seigneur.

... DESTINÉ À TOUTE L'HUMANITÉ

Mais l'avertissement de la Vierge de Kibeho ne visait pas seulement le peuple rwandais, il est aujourd'hui encore destiné à toute l'humanité qui, sans conversion, ne trouvera jamais la paix véritable. «Il faut, selon M^{gr} Misago, une conversion des cœurs pour obtenir une plus grande justice. Nous vivons dans une situation de déséquilibre mondial où les riches continuent à s'enrichir et les pauvres à s'appauvrir. C'est une situation honteuse que chacun devra évaluer selon sa conscience.»

M^{gr} Gahamanyi, évêque au moment des apparitions, ajoute : «Dans bien des pays, il y eut des horreurs offensant le Dieu d'Amour, refusant le rôle de Marie dans l'œuvre du salut. Ces péchés de massacre de vies humaines, ce matérialisme envoutant, ce sacrilège contre la vie humaine dans tout ce contexte de manipulations indignes, cette sorte de mensonge prétextant vivre de façon chrétienne, tout en niant le salut du Christ par la Croix, tous ces péchés et bien d'autres interpellent l'homme d'aujourd'hui afin qu'il se convertisse et se réconcilie avec son Dieu et Père de tous.»

COMBATTRE LA HAINE

Après la tragédie, c'est doublement que le message de réconciliation devient actuel et nécessaire. M^{gr} Jean Baptiste Gahamanyi affirme : «Maintenant, après la guerre, il s'avère nécessaire d'être attentifs à ces messages : la réconciliation avec le Dieu offensé et avec les frères devenus ennemis puise sa force dans ces messages qui deviennent comme une référence pour une vie authentiquement chrétienne.»

M^{gr} Augustin Misago le rappelle : «Le pardon est un élément central du message évangélique. Sans le pardon, en effet, on ne peut construire une société fondée sur l'Évangile. Sans le pardon, il ne peut y avoir de société saine, mais seulement une société déchirée.»

Immaculée Ilibagiza, une jeune survivante des massacres, témoigne comment la Vierge de Kibeho l'a aidée à ne pas sombrer dans des sentiments de haine et de vengeance après la guerre :

«J'ai combattu la haine qui remplissait mon cœur au cours de cette période et j'ai dû lutter âprement pour conserver ma foi en Dieu. Si ma famille était anéantie, elle était

dans les bras de la Mère qui continuait, depuis Kibeho, de me dire que j'étais aimée. Elle me disait de m'accrocher à ma foi. L'amour que j'avais senti couler en moi quand j'avais reçu la bénédiction de Notre Dame en buvant l'eau aux creux des mains d'une des voyantes m'a de nouveau réconfortée. Mon cœur avait soif de Dieu. Marie a éteint cette soif, et cela a été ma grâce salvatrice.

«La Vierge m'avait donné la force dont j'avais besoin pour prier Dieu, et Il m'a trouvée. Le lien d'amour que j'ai forgé avec lui dans les semaines et les mois qui ont suivi m'a soutenue au cours des quinze dernières années, m'éloignant des terribles souffrances de ces jours tragiques pour retrouver la joie et la paix.»

ENCORE PLUS DE BONNES RAISONS D'Y CROIRE

Rapidement, Kibeho engendre de nombreux fruits spirituels. Des athées se convertissent dans un profond esprit de pénitence, des adultes demandent le baptême, des âmes tièdes deviennent ferventes et des mouvements grandissent en nombre et en ferveur.

L'un des fruits les plus importants consiste en un accroissement de la pratique des sacrements, surtout de la messe quotidienne et de la confession. Les apparitions semblent aider le peuple à prendre conscience de la gravité du péché et à reconnaître que le sacrement de réconciliation en est un remède nécessaire.

En janvier 1988, l'archevêque de Kigali organise une commission d'enquête qui émettra un avis positif. Le culte public est ainsi autorisé le 15 août de la même année, mais sans reconnaissance des apparitions. Car les apparitions ne sont pas encore terminées et, ce qui pose davantage question, il se produit un étrange phénomène de prolifération du nombre de prétendus voyants, dont certains sont manifestement des usurpateurs.

Il faudra donc attendre le 28 novembre 1992 avant que débute la construction du sanctuaire et le 29 juin 2001 avant que l'évêque du lieu reconnaisse officiellement les apparitions, mais seulement des trois premières voyantes, dont la crédibilité est plus évidente.

«Oui, la Vierge Marie est apparue à Kibeho», écrit M^{gr} Misago dans sa longue déclaration explicative de 23 pages, proclamée devant tous les évêques du pays et le nonce apostolique.

«Il y a plus de bonnes raisons d'y croire que de le nier», ajoute-t-il en conformité avec la sainte prudence de l'Église, qui n'oblige pas les fidèles à ce que leur foi adhère aux

révélations privées, même lorsqu'elles sont reconnues. En effet, la connaissance et la reconnaissance des apparitions ne sont point nécessaires au salut, mais elles sont néanmoins une aide précieuse qui peut éclairer la foi, fortifier l'espérance et embraser la charité des croyants.

C'est pourquoi M^{gr} Misago termine sa déclaration en formulant le souhait suivant: «Que Kibeho devienne donc sans tarder un but de pèlerinages et de rendez-vous pour les chercheurs de Dieu, qui y vont pour prier; un haut lieu de conversions, de réparation du péché du monde et de réconciliation; un point de ralliement pour "ceux qui étaient dispersés", comme pour ceux qui sont épris des valeurs de compassion et de fraternité sans frontières; un haut lieu qui rappelle l'Évangile de la Croix.»

TÉMOINS DE LA MISÉRICORDE

Le plus étonnant et le plus navrant dans le drame du Rwanda est peut-être que cette guerre opposait deux groupes majoritairement catholiques.

La tragédie du Rwanda est ainsi un terrible échec pour des chrétiens qui ont si radicalement refusé le commandement nouveau de Jésus: «Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.»

Mais au-delà de ce scandale, l'après-guerre peut devenir une occasion pour cette jeune Église de se reprendre en devenant témoin flamboyant de la miséricorde! «Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi...»

Les larmes n'ont certainement pas fini de couler sur la tragédie du Rwanda. La blessure des centaines de milliers d'êtres humains qui ont été massacrés est encore vive. Mais en nous mettant à l'écoute de la Mère du Verbe, nous pouvons espérer que ces larmes deviendront aussi des larmes de repentir et de pardon.

Car à Kibeho, Marie a pleuré autant pour les victimes que pour les bourreaux. Comme toute mère, son cœur est transpercé de douleur chaque fois que la haine s'insère entre ses enfants. Cette Mère qui est venue pour nous rappeler la bonne nouvelle de son Fils: l'Évangile de la Miséricorde.

Notre-Dame des sept douleurs, Mère du Verbe, priez pour nous. ■

Simon-Pierre Lessard est un jeune consacré chez les Missionnaires de l'Évangile. Passionné de contemplation et de mission, fêru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation.

Prière donnée par Marie aux voyantes

Mère du Verbe, Marie.

Tu es aussi notre Mère, Marie.

Dispensatrice des grâces, Marie.

Tu nous as comblés de tes dons,
Marie.

Viens toi-même me fortifier, Marie.

Donne-moi la patience dans
l'épreuve, Marie.

J'ai fait de tout ce que je possède un
balluchon, Marie.

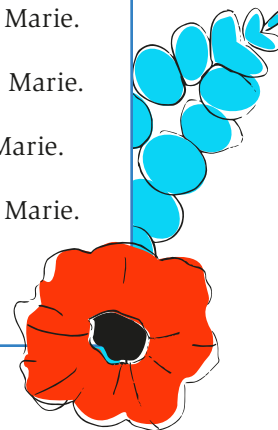
Et je me suis jeté dans tes bras,
Marie.

Que tu sois vraiment louée, Marie.

Que tu sois vraiment aimée, Marie.

Qu'on aime à te supplier, Marie.

Que tu sois vraiment louée, Marie.





LE CHRIST: *saint ou spadassin?*



Nous connaissons tous le passage du Nouveau Testament en Matthieu 10, où le Christ affirme qu'il n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive. Cette déclaration intrigue, sinon trouble plusieurs lecteurs de la Bible. Le Christ n'est-il pas le prince de la paix? N'a-t-il pas dit de tendre l'autre joue si quelqu'un nous frappe? Sa mort sur la croix n'est-elle pas la parfaite manifestation de son refus de la violence? Et pourtant, il dit apporter le glaive!

Devant cet apparent paradoxe, certains lecteurs impuissants à résoudre la contradiction s'enferment dans la perplexité. D'autres, parfois très diplômés, mais aussi très ignorants du christianisme en général et de l'exégèse en particulier, n'hésitent pas à dire, après avoir écarté tout ce qui dans les évangiles contredit leur thèse, que ce verset prouve hors de tout doute que le christianisme est vecteur de violence et dangereux en soi.

À une époque où religion et violence sont spontanément associées dans l'esprit de plusieurs de nos contemporains, cette contrevérité est très dommageable pour le rayonnement de la Bonne Nouvelle. Mais elle l'est plus encore pour les hommes de bonne volonté qui, se fiant à ce lieu commun de l'antichristianisme, se détournent de l'Église et qui, ce faisant, réduisent d'autant leurs chances de découvrir que Jésus Christ est la Voie, la Vérité et la Vie.

Pour éviter l'écueil du cul-de-sac interprétatif ou le piège de la trop

facile accusation de barbarie, il faut se rappeler que les auteurs et les personnages de la Bible emploient souvent un langage imagé pour parler des réalités transcendantes. D'entrée de jeu, on est avisé qu'il faut interpréter Matthieu 10 en essayant d'aller au-delà du sens littéral. De plus, il faut tenir compte de l'un des principes fondamentaux de l'exégèse: éclairer la Bible par la Bible.

Or, au chapitre 19 de l'Apocalypse, le Christ est dépeint comme un chevalier de la bouche duquel sort un glaive. Cette représentation du Messie, tout à fait surréaliste et quelque peu effrayante, peut aider à l'interprétation de Matthieu 10,34, en nous rappelant que, dans la Bible, on a généralement recours à la symbolique militaire et à l'imaginaire guerrier pour dire et redire aux chrétiens que la vie de foi implique une part de combat aux côtés du Christ.

Évidemment, le combat que mène le Christ n'est ni politique ni militaire, mais *spirituel*. Et il le mène non pas avec un attirail de spadassin, mais avec les armes du saint. Aussi, celui qui veut comprendre de quelle réalité spirituelle le glaive d'Apocalypse 19 est le symbole n'a qu'à se demander: «Qu'est-ce qui sort de la bouche des hommes normalement?» Réponse: des paroles. On comprend alors que l'arme avec laquelle le Christ livre bataille pour le salut des hommes n'est autre que sa divine Parole.

En effet, la Parole de Vie est l'arme spirituelle avec laquelle le Christ «extermine l'erreur» et «ampute la part nécrosée de l'âme», dans le but de

sauver cette dernière de la gangrène du péché. En Éphésiens 6,17, l'apôtre Paul, suivant l'exemple de son maître, invite d'ailleurs les chrétiens à prendre «le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu», pour mener le combat de la foi. Ici, point de mystère. On nous dit explicitement que le glaive est un symbole de la Parole.

Enfin, l'ambiguïté sémantique de Mt 10,34 se dissipe complètement si on se souvient qu'à la veille de sa mort le Christ a dit à un de ses disciples qui venait de faire couler le sang: «Ceux qui prennent l'épée périront par l'épée» (Mt 26,52). Cette condamnation sans appel de l'usage de la violence (dans la promotion ou la défense de la foi) nous confirme ainsi que le glaive que le Christ dit apporter ne peut être un simple glaive de bronze ou de fer.

En réalité, il tombe sous le sens pour le lecteur un tant soit peu initié qu'en Mt 10,34 le Christ emploie l'image du glaive pour nous faire comprendre que la Parole de Dieu, à laquelle renvoie traditionnellement cette image, est l'arme par excellence du combat spirituel; «une arme plus coupante qu'une épée à deux tranchants; une arme [qui] pénètre au plus profond de l'âme [et] juge des intentions et des pensées du cœur» (Hé 4,12).

On peut donc en être certain: dans les Évangiles, il n'y a aucune promotion de la violence par Jésus. Le Christ, notre vie, est bien le «prince de la paix» (Is 9,5). Le prince d'une paix qui se gagne au prix du combat spirituel, dans l'invisible, avec la Parole de Dieu. ■



DE L'ARBALÈTE AUX DRONES

Jean-Claude Guillebaud et *Le tourment de la guerre*

Dans votre essai *Le tourment de la guerre* (Iconoclaste, 2015), vous présentez une évolution chronologique des formes de la guerre. Elle est, selon vous, passée d'une forme caractérisée par la barbarie dans l'Antiquité, à une forme plus élitiste au Moyen Âge, où seuls les nobles se font la guerre, à une forme plus égalitaire dans la Modernité, où ce sont les peuples qui s'entretuent. Quel sera, au 21^e siècle, le statut de la guerre ?

Votre question nécessite une mise en perspective. Donc, avant de vous répondre, j'aimerais revenir sur le statut de la guerre à l'époque pré-moderne, c'est-à-dire entre la fin de l'Antiquité et l'avènement de la Modernité au 18^e siècle. Durant cette période, il n'y avait pas de guerres populaires; les guerres étaient celles de la noblesse, des princes. Ils se faisaient la guerre avec des mercenaires qu'ils payaient, souvent très cher. Ces derniers étaient employés, la guerre était leur travail, et il arrivait qu'ils changent de camp s'ils n'étaient pas correctement rémunérés.

Comme la guerre coûtait très cher, il fallait tout faire pour tenter de l'éviter. Et lorsque la guerre était inévitable, les princes belligérants tentaient d'en limiter les effets: ils s'entendaient de manière courtoise sur la date, le lieu et l'heure de la bataille, tout comme sur les armes qui seraient utilisées; ainsi, la barbarie était absente. (La seule exception fut les guerres de religion en France au 16^e siècle avec le massacre de la Saint-Barthélemy. Mais ces guerres ne durèrent que 36 ans [1562-1598], ce qui est anecdotique comme durée au regard de l'histoire de l'humanité.)

Les guerres des princes furent aussi des guerres de conquêtes de territoires. En ce sens, les populations civiles qui les habitaient ne faisaient pas partie de l'équation, elles ne faisaient que passer d'une autorité à une autre lorsque le territoire sur lequel elles habitaient changeait de souveraineté. Ces guerres n'étaient donc pas les leurs, elles se passaient au-dessus de leur tête, et l'unique conséquence qu'elles pouvaient avoir à subir était de changer de prince à l'issue du conflit.

La donne n'est plus la même avec l'arrivée de la Modernité, alors que l'exercice de la guerre va changer complètement en nature et en intensité. Tout d'abord, on ne se bat plus pour des territoires, mais pour des idéologies. Ensuite, l'égalitarisme concomitant à la Modernité se traduit par une massification de la guerre et par l'apparition de la conscription. La guerre n'est donc plus l'exclusivité de la noblesse, et l'on demande dorénavant aussi au peuple de prendre les armes.

Il en résulte mécaniquement une augmentation du nombre de personnes aptes à faire la guerre, et donc une baisse du coût de la guerre. La guerre devenant moins chère, elle va augmenter en intensité et en barbarie. À titre d'exemple, lors de la Révolution française, une armée de 800 000 hommes est créée. Les conquêtes napoléoniennes, quant à elles, feront près de 1,5 million de morts. C'est d'ailleurs le 5 septembre 1812, lors de la bataille de la Moskova (ou de Borodino) qui opposa la Grande Armée de Napoléon à l'armée impériale russe, et qui fit 85 000 morts en dix heures, que la sauvagerie de la guerre moderne fut actée.



À partir d'il y a environ trente ans, la guerre a encore changé de statut avec l'émergence du terrorisme. Ce dernier vient complètement modifier notre définition de ce qu'est la guerre : le front n'est plus une ligne de démarcation claire entre deux armées ennemies qui se font face, mais devient deux tours détruites par des avions de ligne, la terrasse d'un café où des Parisiens se font tirer dessus, ou les transports en commun où des bombes explosent. Il n'en demeure pas moins qu'en Europe nous sommes en paix depuis 70 ans, soit plus de deux générations ; une telle situation ne s'est jamais produite dans l'histoire.

Nous nous sommes donc déshabitués de la guerre. Et même si le terrorisme est une forme de guerre, et que l'Europe en est victime, sa forme est plus sournoise, plus subtile : nous ne sommes, en effet, plus dans le même ordre d'idées ni dans la même ampleur qu'auparavant (rappelons-nous que, durant la Seconde Guerre mondiale, les bombardements allemands de Londres faisaient 500 morts par nuit, et que le bombardement de la ville de Dresde fit 50 000 morts en seulement trois jours, du 13 au 15 février 1945).

Quelles sont les conséquences, en Occident, de notre déshabitude de la guerre ?

Dans une démocratie, la première responsabilité du gouvernement est de rassurer la population. Par exemple, lors des bombardements incessants de Londres lors de la Seconde Guerre mondiale, Winston Churchill adjurait les Anglais de ne pas fermer les restaurants, les théâtres et les cafés afin de ne pas donner aux Allemands l'impression d'un abatement moral. Il invitait donc les Anglais à conjurer leur peur. Aujourd'hui, nos leaders politiques font exactement le contraire et ne cessent de nous rappeler, à chaque attentat terroriste et sur un ton sombre et austère, que nous sommes en guerre. Ainsi, je pense qu'une des premières conséquences de notre déshabitude de la guerre est la panique.

Par ailleurs, notre déshabitude de la guerre traduit aussi le fait que nous sommes devenus allergiques à la guerre et que nous refusons dorénavant la violence. Les opinions publiques, en Occident du moins, n'acceptent plus les boucheries et les massacres. Il y a cependant là quelque chose de plutôt prometteur.

Que l'on parle des épopées napoléoniennes immortalisées par Antoine-Jean Gros, de Francis Ford Coppola qui accompagne le bombardement d'un village vietnamien par la chevauchée des Valkyries dans *Apocalypse Now*, ou encore de l'État islamique qui filme les exécutions de chrétiens d'Orient avec un scénario et des cadrages bien précis, il semble que la guerre ait toujours besoin d'une théâtralité, d'une mise en scène. Pourquoi ?

La guerre a toujours eu un besoin de théâtralité, en commençant par celle de l'uniforme. La théâtralité est déjà là, dans l'uniforme. Un uniforme doit être noble et beau, il contribue à la mise en scène de la guerre. La raison est simple : la théâtralité est là pour nous aider à conjurer l'horreur, la violence et la mort inhérentes à la guerre ; cela nous permet, quelque part, de nous aider à oublier que nous faisons la guerre.

Aujourd'hui, l'uniforme du soldat est devenu kaki, neutre, laid. Mais cela ne concerne pas les officiers, qui se parent toujours de magnifiques uniformes. Nous voyons aussi toujours de la mise en scène dans les médailles et les décorations militaires qui ornent les uniformes des militaires et les font chatoyer.

En face de la guerre, il y a le discours pacifiste. Les pacifistes semblent ne pas savoir comment porter leur message autrement que par l'entremise de l'émotion (slogans moralistes, voire bienpensants, etc.). Par ailleurs, il semble que le discours pacifiste soit inopérant, puisque les guerres continuent. Faut-il alors, pour qu'il fonctionne, sortir le pacifisme de l'émotion et le soumettre à la raison afin de développer un pacifisme scientifique et rationnel ?

Pour développer un pacifisme rationnel, c'est l'ensemble de la guerre qu'il faut étudier de manière rationnelle. Mais ce discours scientifique sur la guerre existe déjà. Le sociologue Gaston Bouthoul, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, cofonda (avec Louise Weiss) l'Institut français de polémologie (de grec *polemos*, « guerre » et *logos*, « étude »). L'objectif de cet institut était d'examiner et d'étudier la guerre de manière rationnelle, d'en faire un objet d'étude scientifique, afin de sortir le pacifisme de son embourbement moraliste.

Le problème n'est donc pas tant l'absence de discours scientifiques sur la guerre et le pacifisme, mais plutôt l'ignorance qui entoure l'existence de ces discours. En effet, aujourd'hui, Gaston Bouthoul n'est lu et étudié dans aucune université. La raison est simple : la guerre est sortie de l'histoire de l'Europe. La guerre est tellement loin de l'imaginaire européen (et occidental dans son ensemble) que plus personne ne voit l'utilité de l'étudier. La situation est pire dans les pays qui bénéficient de l'arme nucléaire, car le pouvoir de dissuasion associé à cette arme éloigne encore un peu plus de l'imaginaire la possibilité d'un retour de la guerre.

Il n'en demeure pas moins que Gaston Bouthoul était un visionnaire. Il avait compris l'importance de développer à des fins pacifiques un discours savant sur la guerre. Il n'occultait pas ce besoin et cette réalité. On retiendra de lui deux enseignements majeurs. Il avait tout d'abord compris que l'idée selon laquelle, pour arrêter la guerre, il n'y avait qu'à arrêter la production d'armes était une lubie. L'exemple du génocide rwandais, durant lequel 800 000 personnes furent tuées, principalement à la machette (donc sans arme), lui donne raison. Il avait aussi compris que l'idée selon laquelle une démocratie ne pouvait pas entrer en guerre était fausse. De nombreux exemples récents lui donnent, là encore, raison. Gaston Bouthoul était donc, sans aucun doute, en avance sur son temps.

Vous critiquez, toujours dans *Le tourment de la guerre*, l'ingratitude des peuples à l'égard de leurs armées, ainsi que la disparition de la figure du héros et son remplacement par celle de la victime. Dans ce contexte, il semblerait que les associations d'anciens combattants n'aient plus d'autre choix, elles aussi, que de jouer la corde victimaire afin d'être reconnues et de faire valoir leurs droits. Qu'en pensez-vous ?

Il n'y a pas de contradiction entre exalter le soldat héros durant la guerre, tout en prenant conscience de sa détresse lors de son retour chez lui. Donc, il est possible d'être héros et victime, surtout dans le contexte de détresse qui caractérise les anciens combattants lorsque la guerre est finie.

Cependant, le problème que je constate le plus souvent est qu'il y a une ringardisation de la figure du vétéran, vu à tort comme un rabat-

joie. On aspire à retrouver la paix après la guerre ; les vétérans sont donc perçus comme des « emmerdeurs », si vous me permettez l'emploi de cette vulgarité. En ce sens, le vétéran est celui qui nous rappelle la guerre, il est donc celui que nous ne voulons pas voir lorsque la guerre est finie.

Donc, ce que je condamne n'est pas tant l'existence de la figure de la victime, qui a toute sa légitimité, que son omniprésence et son monopole au détriment de la figure du héros qui s'efface et disparaît.

Vous avez écrit un livre qui s'intitule *Comment je suis redevenu chrétien* (Seuil, 2007), et *Le Verbe est une revue d'inspiration catholique*. Je ne peux donc pas ne pas vous poser la question suivante : quand on est chrétien, comment garder la foi devant l'horreur de la guerre ?

La guerre, c'est l'horreur, mais c'est en même temps le lieu où les sentiments humains sont les plus exacerbés, les plus beaux, précisément en raison de l'horreur omniprésente et de la nécessité de la conjurer. Par exemple, une amitié fondée en temps de guerre sera beaucoup plus forte, beaucoup plus intense, qu'une amitié fondée en temps de paix. La guerre est donc monstrueuse, mais les contraintes et les nécessités qui en découlent font que, par contraste, elle est aussi le lieu où ce que l'homme a de meilleur s'exprime le plus ardemment. C'est la raison pour laquelle de nombreux écrivains (comme Dostoïevski) ont exalté la guerre ; ils voyaient qu'au milieu de l'horreur les hommes pouvaient aussi être meilleurs qu'en temps de paix.

La guerre nous rappelle, enfin, que l'horreur n'est pas toujours du côté de l'adversaire. À ce titre, j'aimerais paraphraser la philosophe Simone Weil : il faut avoir le courage de regarder les monstres qui sont en nous. La capacité de céder à la violence n'est pas tout le temps chez l'autre, elle est aussi en chacun de nous. ■

Jean-Mathias Sargologos est diplômé au premier cycle en science politique et au deuxième cycle en gestion. Il a occupé différents postes dans les secteurs privé et parapublic avant de tout quitter pour redonner sens à sa vie. Il a traversé, pour ce faire, la France à pied en empruntant le chemin Compostelle. Il poursuit aujourd'hui des études de deuxième cycle en science politique et en histoire de l'art.

PAIX SUR TERRE

Il Nous est douloureux de voir, dans des pays à l'économie plus développée, les armements redoutables déjà créés et d'autres toujours en voie de création, non sans d'énormes dépenses d'énergie humaine et de ressources matérielles. De là, des charges très lourdes pour les citoyens de ces pays, tandis que d'autres nations manquent de l'aide nécessaire à leur développement économique et social.

On a coutume de justifier les armements en répétant que dans les conjonctures du moment la paix n'est assurée que moyennant l'équilibre des forces armées. Alors, toute augmentation du potentiel militaire en quelque endroit provoque de la part des autres États un redoublement d'efforts dans le même sens. Que si une communauté politique est équipée d'armes atomiques, ce fait détermine les autres à se fournir de moyens similaires d'une égale puissance de destruction.

Et ainsi les populations vivent dans une appréhension continuelle et comme sous la menace d'un épouvantable ouragan, capable de se déchaîner à tout instant. Et non sans raison, puisque l'armement est toujours prêt. Qu'il y ait des hommes au monde pour prendre la responsabilité des massacres et des ruines sans nombre d'une guerre, cela peut paraître incroyable; pourtant, on est contraint de l'avouer, une surprise, un accident suffiraient à provoquer la conflagration. Mais admettons que la monstruosité même des effets promis à l'usage de l'armement moderne

détourne tout le monde d'entrer en guerre; si on ne met pas un terme aux expériences nucléaires tentées à des fins militaires, elles risquent d'avoir, on peut le craindre, des suites fatales pour la vie sur le globe.

La justice, la sagesse, le sens de l'humanité réclament par conséquent qu'on arrête la course aux armements; elles réclament la réduction parallèle et simultanée de l'armement existant dans les divers pays, la proscription de l'arme atomique et enfin le désarmement dument effectué d'un commun accord et accompagné de contrôles efficaces. [...]

Mais que tous en soient bien convaincus: l'arrêt de l'accroissement du potentiel militaire, la diminution effective des armements et – à plus forte raison – leur suppression sont choses irréalisables ou presque sans un désarmement intégral qui atteigne aussi les âmes: il faut s'employer unanimement et sincèrement à y faire disparaître la peur et la psychose de guerre. Cela suppose qu'à l'axiome qui veut que la paix résulte de l'équilibre des armements, on substitue le principe que la vraie paix ne peut s'édifier que dans la confiance mutuelle. Nous estimons que c'est là un but qui peut être atteint, car il est à la fois réclamé par la raison, souverainement désirable, et de la plus grande utilité.

Pacem in terris (nos 109 à 113), avril 1963,
saint Jean XXIII

Texte et photos : Jeffrey Déragon
jeffrey.deragon@le-verbe.com

LE PONT

POUR TRAVERSER DE L'AUTRE CÔTÉ

L'automne dernier, le diocèse catholique de Montréal transformait un ancien presbytère en centre d'accueil pour demandeurs d'asile. *Le Verbe* a rencontré les artisans de paix qui y œuvrent.







ARTHUR DURIEUX

Si Arthur est un habitué des projets communautaires, il n'en demeure pas moins que Le Pont représente un nouveau défi pour celui qui est diplômé en études internationales et en gestion de risque.

«C'est le premier projet dont j'ai la responsabilité, alors c'est un peu spécial. C'est un milieu qui correspond parfaitement à mes ambitions et j'aime l'idée que les bénéficiaires de nos services soient ici, à proximité, contrairement à ce que j'ai pu voir lorsque je travaillais dans des organismes internationaux.»



ALESSANDRA SANTOPADRE

Italienne d'origine, c'est elle qui a la responsabilité du programme de parrainage des réfugiés pour l'archidiocèse de Montréal. Elle assiste Arthur dans son projet, en plus d'avoir participé à toutes les étapes de l'organisation, et d'assurer parfois la garde des enfants lorsque les parents sortent pour trouver un appartement.

Le Pont peut accueillir de 40 à 50 personnes, généralement des familles ou des femmes avec leurs enfants, mais aussi des personnes seules qui ont besoin d'un lieu de transition où ils seront logés, nourris et vêtus en attendant qu'on les aide à se relocaliser.





«Ici, quand il commence à faire froid, on mange beaucoup de soupe et de spaghetti», explique Alessandra aux deux mères de famille qui l'aident à préparer le repas du midi.



Des bénévoles reçoivent et trient les dons qui seront ensuite distribués aux familles. «Le bouche-à-oreille a bien fonctionné», constate Arthur Durieux, le responsable du projet. «Les gens continuent à venir nous porter de la nourriture, des vêtements et des meubles.»



Des bénévoles préparent une chambre récemment réaménagée qui accueillera bientôt son nouveau locataire.

«Moi-même, je suis étonnée, explique Alessandra. Tu regardes les enfants et tu croirais que ça fait des mois qu'ils se connaissent, mais ils ne sont ici que depuis deux jours.»

Enfin, si Arthur et Alessandra s'entendent pour dire que le premier bilan du Pont est positif, il reste beaucoup d'obstacles à franchir pour ceux qui sont accueillis ici. «On a un homme, un ancien employé de consulat au Pakistan, diplômé universitaire, prêt à prendre n'importe quel emploi, mais qui est incapable de se placer pour l'instant», se désole Alessandra.

Et il y a la barrière de la langue, incontournable dans un tel contexte. Les enfants sont excités à l'idée qu'un «professeur» viendra bientôt leur enseigner une nouvelle langue, mais l'idée inquiète les parents, pour qui l'apprentissage est plus difficile. «Les parents sont stressés surtout parce qu'ils sentent qu'ils ne pourront pas aider leurs enfants à progresser à l'école.» ■



LA LOI NATURELLE ET LA SAGESSE HUMAINE



La doctrine sociale de l'Église entre dans le domaine de la théologie morale. Son but est d'orienter le comportement moral en vue de la finalité humaine : le salut intégral en Dieu.

Son autorité morale repose sur quatre fondements : 1) la Révélation ; 2) la raison humaine ; 3) la Tradition de l'Église ; 4) l'engagement social de l'Église.

RAISON HUMAINE : LA LOI NATURELLE

Le premier fondement de la doctrine sociale de l'Église se trouve dans l'homme, être vivant constitué d'un corps et d'une âme spirituelle. Il s'agit de la *loi naturelle* déterminant la sphère de la liberté, de la responsabilité morale personnelle, et fondant une éthique humaine universelle.

Au long de l'histoire, plusieurs traditions, philosophies, sagesse spirituelles (taoïsme, bouddhisme) et religions ont abordé ce thème. Par exemple, chez les Grecs platoniciens ou aristotéliens et chez les Romains stoïciens, on affirmait, en marge ou avant les lois politiques et sociales, l'existence de la loi commune. Les lois civiles mésopotamiennes et le Code d'Hammourabi, dont s'inspire le Code de l'Alliance, sont aussi l'expression authentique de la loi naturelle.

En catholicisme, cette notion a été particulièrement explorée et explicitée au Moyen Âge par la philosophie scolastique inspirée par l'œuvre magistrale de saint Thomas d'Aquin, la *Somme théologique*.

La loi est dite *naturelle*, car il s'agit d'une lumière de l'intelligence enracinée en notre cœur par Dieu, un «code moral génétique» qui, dans la *nature* de notre être doté d'intelligence raisonnable et d'une volonté soumise à un libre arbitre, nous fait participer librement à la loi divine éternelle, sagesse gouvernant et ordonnant l'univers.

La loi naturelle, universelle, stable et immuable, exprime les exigences de la raison humaine et expose à la conscience la voie à suivre pour pratiquer le bien. Elle contient une série logique de *préceptes* (positifs et articulés à des préceptes négatifs) orientant vers le bien poursuivi et établit les bases morales indispensables à l'édification d'une communauté sociale cohérente, juste, libre et épanouie.

Le pape Pie XII affirme que le non-respect de cette loi morale naturelle est la cause première d'un très grand nombre de

maux individuels et sociaux : «Il est certain que la racine profonde et dernière des maux que nous déplorons dans la société moderne est la négation et le rejet d'une règle de moralité universelle, soit dans la vie individuelle, soit dans la vie sociale, et dans les relations internationales.»

GUIDER LA VIE CONCRÈTE

Le premier principe de la loi se résume à «fais le bien, évite le mal». Il peut se décliner ensuite en trois types de préceptes.

Conserver : L'être humain doit conserver la vie, se perfectionner, amplifier son existence. En conséquence, il a un droit et un devoir de défendre cette vie, d'acquérir des biens en propriété et d'en user, etc. Négativement, cela fonde certaines interdictions : violence, vol, meurtre, suicide, euthanasie, avortement, etc.

Favoriser : L'être humain doit se perpétuer. Le bien de l'individu existe dans la durée, au sein d'une lignée, de la génération des êtres humains. Il est nécessaire d'implanter les conditions favorables au mariage, à la famille et à l'éducation des jeunes et d'empêcher ce qui lui est contraire : convoitise, adultère, irrespect des parents, polygamie, etc.

Chercher : L'homme est appelé à parfaire sa raison en connaissant la vérité, en la communiquant et en la vivant dans des relations humaines : couple, famille, vie sociale, village, cité, communauté internationale, etc.

À elle seule, la loi naturelle n'est pourtant pas suffisante pour nous guider dans la vie concrète.

Elle doit trouver son application dans un *droit naturel* et *positif* régissant les rapports de justice déterminés par des lois humaines. Le *droit constitutionnel* (constitution de la cité et du régime d'autorité), le *droit pénal* (régulant les préceptes négatifs de la loi naturelle : interdiction du vol, de l'adultère, de la convoitise, du meurtre, de l'attentat) et le *droit civil* (rapports des particuliers entre eux : contrats, pactes et conventions, etc.) font partie de ce droit positif.

SAGESSE HUMAINE ET PHILOSOPHIE

Notre intelligence a besoin de comprendre par un long cheminement. La philosophie et les sciences humaines cherchent aussi à découvrir la vérité par la voie de l'intelligence, du raisonnement, de l'observation des faits et de l'expérience, afin de satisfaire l'esprit.



La philosophie est un instrument adéquat et indispensable pour une compréhension correcte des concepts de base de la doctrine sociale – comme la personne, la société, la liberté, la conscience, l'éthique, le droit, la justice, le bien commun, la solidarité, la subsidiarité, l'État –, une compréhension qui inspire une vie sociale harmonieuse (*Compendium*, n° 77).

Les sciences humaines et sociales, intrinsèquement bonnes, sont un apport significatif à la doctrine sociale, mais elles présentent aussi des dangers et des limites. Ces dangers apparaissent lorsque ces mêmes sciences veulent déborder de leur compétence particulière.

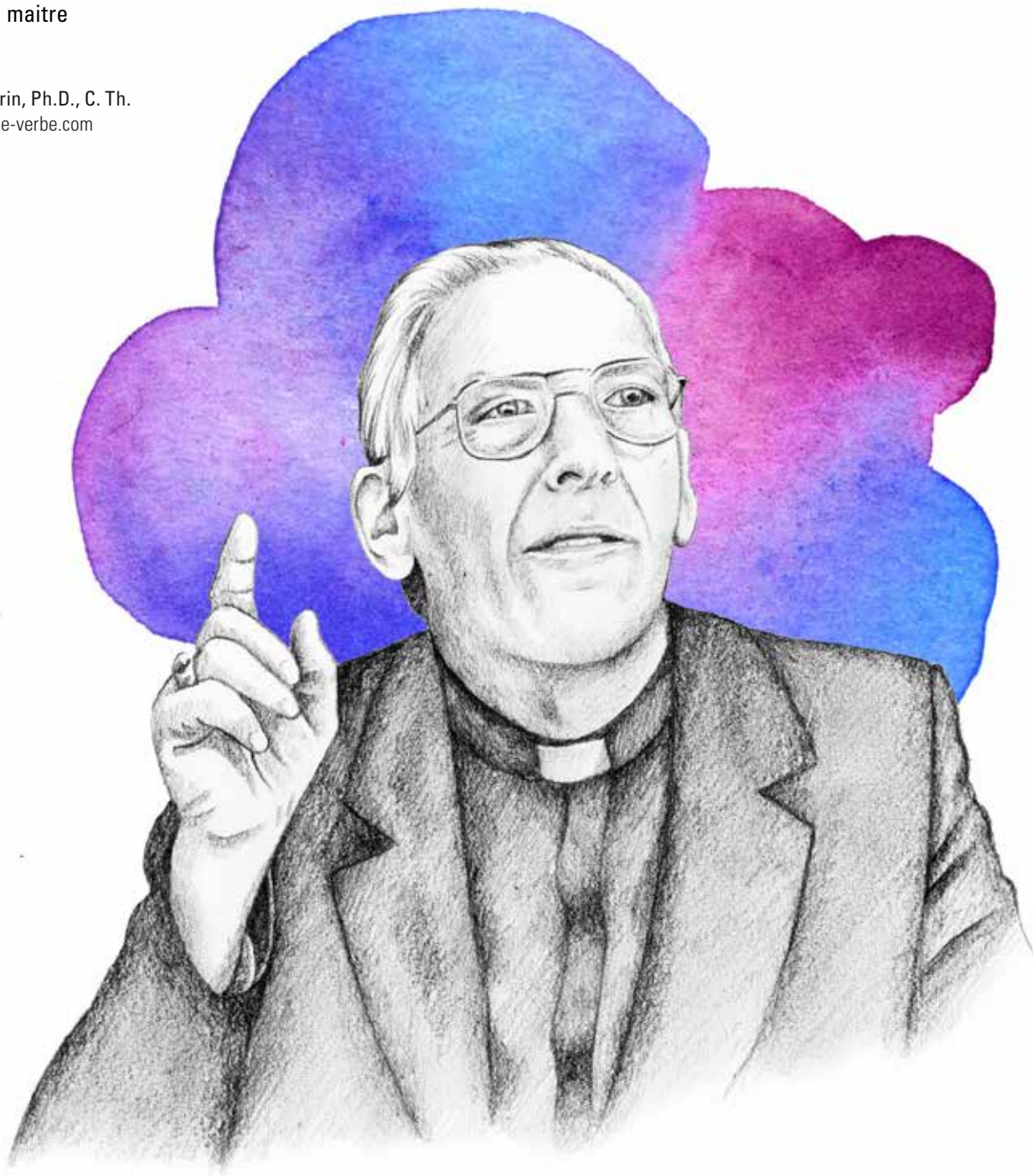
Elles peuvent aussi verser souvent dans le positivisme et le scientisme, deux systèmes de pensée hérités de la philosophie des Lumières, élaborée au 18^e siècle, qui rejettent la loi naturelle comme fondement de la morale sociale découlant de la loi divine.

Ces systèmes appellent un bonheur humain réalisé à l'intérieur des limites imposées par l'étude strictement empirique des manifestations sensibles du réel et écartent du coup toutes références à la transcendance et à la métaphysique (connaissance du monde, des choses ou des processus en tant qu'ils existent «au-delà» et indépendamment de l'expérience sensible que nous en faisons) pour expliquer l'ordre moral, social et politique. L'homme tend alors à «se couper» de sa nature profonde et n'entend plus l'appel de son Créateur dans l'inclination et l'aspiration de sa nature vers le bien.

La raison humaine a donc reçu le pouvoir et la force de découvrir la loi naturelle au plus intime de notre être. Mais le péché originel étant venu obscurcir nos facultés, Dieu nous a aussi donné de connaître ses lois divines par une autre voie : celle de la **Révélation**.

Ce sera le sujet de la prochaine chronique. ■

Pierre Leclerc est ex-président du Comité des programmes d'éducation au Conseil national de l'organisme Développement et Paix, et a aussi effectué un stage pour étudier le projet Économie de Communion du mouvement des Focolari dans quatre pays d'Europe. Il offre le *Parcours Zachée, la doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne* à tous groupes intéressés.



PROPHÈTE DE LA DOCTRINE SOCIALE

M^{gr} Adolphe Proulx, 1929-1987

L'ANNÉE 2017 MARQUAIT LE TRENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA DISPARITION DU DEUXIÈME ÉVÊQUE DU DIOCÈSE DE HULL (PUIS GATINEAU-HULL, AUJOURD'HUI GATINEAU), M^{gr} ADOLPHE PROULX, UN PASTEUR QUI S'EST FAIT CONNAÎTRE PAR SES APPELS INCESSANTS POUR LA JUSTICE ET LA SOLIDARITÉ ENVERS LES PLUS DÉMUNIS DE NOTRE SOCIÉTÉ, ET AUSSI D'AILLEURS.

Dans le but de mettre en lumière le riche héritage* de ce pasteur qui ne craignait pas de s'identifier aux petits et aux sans-voix, le texte qui suit tente de répondre aux deux questions suivantes : Qu'est-ce qu'une société juste et solidaire pour M^{gr} Proulx ? Comment actualiser son message en utilisant l'éclairage de la doctrine sociale de l'Église ?

Disons d'abord quelques mots sur ses origines, puisque cela n'est pas sans intérêt pour comprendre son orientation pastorale ultérieure.

VERS L'ÉPISCOPAT

Né en 1927 à Hanmer (aujourd'hui Val-Thérèse), dans la région de Sudbury, il a été exposé très vite à la misère des autres et aussi à la condition ouvrière. Étudiant, il s'est fait mineur pour payer ses études. Mais c'était en

même temps l'apprentissage d'une solidarité sociale avec les autres mineurs, comme il l'indique lui-même dans un passage sur ses années de « formation » sociale, où il apprend le sens et la pleine portée du mot « solidarité » (VSV, p. 14).

Après qu'il a milité au sein de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC) et de la Congrégation mariale, sa vocation sacerdotale s'est peu à peu précisée. Il entre comme séminariste au St. Augustine's Seminary de Toronto et il est ordonné prêtre à North Bay en 1954. Il assumera ensuite diverses charges pastorales comme vicaire ou curé dans le nord de l'Ontario, avant d'accéder à l'épiscopat en 1965 en tant qu'évêque auxiliaire de Sault Ste. Marie.

Les premières pages de VSV présentent bien son parcours d'évêque. Il en ressort que, pendant toutes ces années, il n'a cessé d'approfondir et de mettre en pratique « l'option préférentielle pour les pauvres ». En témoignent ses premières années dans l'épiscopat à Sault Ste. Marie :

« J'ai pu partager avec les prêtres leurs soucis pastoraux, surtout en ce qui concerne les problèmes de pauvreté et les problèmes des ouvriers en particulier. Le fait d'être évêque

* Nos sources principales sont le livre publié en 1988 par Novalis intitulé *Une voix pour les sans-voix : Le message social de M^{gr} Adolphe Proulx, évêque de Gatineau-Hull* (ouvrage désigné par l'abréviation VSV dans la suite de ce texte) et le *Compendium de la doctrine sociale de l'Église* (COM).

me donnait un peu plus d'autorité pour des questions qui n'étaient pas encore considérées [comme] pastorales, telles [que] les droits des ouvriers et les pauvres. J'ai également eu la joie de participer à la dernière session du concile Vatican II, de septembre à décembre 1965» (VSV, p. 18-19).

En juin 1967, il accepte la charge pastorale d'évêque résidentiel pour le diocèse d'Alexandria, une fonction qu'il assumera jusqu'à sa nomination à la tête du diocèse de Hull en 1974, poste qu'il occupera jusqu'au moment de son décès, le 22 juillet 1987.

AUX SOURCES ÉVANGÉLIQUES

Qu'est-ce qu'une société juste et solidaire pour M^{gr} Proulx? C'est d'abord une société qui repose sur le principe du respect de la dignité de la personne dans son intégralité. M^{gr} Proulx tirait la substance de ses interventions publiques d'une vision très nette de ce que devrait être une société qui accorde aux personnes la première place.

Dans cette perspective, il se situe en droite ligne avec la doctrine sociale de l'Église, qui place parmi ses principes de base la solidarité avec les démunis, les sans-voix et le respect de la dignité de la personne humaine dans toutes ses dimensions, personnelle, sociale et économique (COM, n° 82, p. 45).

C'est pourquoi il s'est intéressé avec tant d'insistance aux personnes âgées et aux personnes malades, aux jeunes, à toutes les victimes des crises économiques, aux réfugiés, aux familles et aux femmes en particulier.

En ce sens, on peut dire de lui qu'il est un humaniste chrétien intégral et solidaire, au même titre que l'on qualifie la doctrine sociale de l'Église. «Quand nous parlons de libération, nous voulons embrasser toute la personne et tous les aspects qui peuvent l'aider à grandir et à s'épanouir», écrit-il en 1985 (VSV, p. 162). Cette vision, il l'emprunte à ce qu'il appelle «notre héritage chrétien» (VSV, p. 162).

Cet héritage, on peut d'abord le définir par ses sources scripturaires, tant dans la Première Alliance que dans la Nouvelle. Dans ses écrits sur le sujet, et en raison de sa fine connaissance des saintes Écritures, M^{gr} Proulx se révèle plus d'une fois comme un commentateur aussi érudit que sage.

«Si Dieu veut la vie, il veut les conditions nécessaires à la vie.» M^{gr} Proulx en appelle à la mission prophétique telle qu'elle est exprimée maintes fois dans l'Ancien Testament (VSV, p. 154).

Pour ce qui est de la Nouvelle Alliance, M^{gr} Proulx explique ce qui peut être compris par l'expression «la vie en abondance»: «Parce qu'il est venu accomplir les promesses annoncées, Jésus se devait de proclamer l'arrivée des temps nouveaux dans des termes de “plus” lui aussi. “Il est venu pour la vie”, comme le dit un chant populaire dans des groupes chrétiens. En Jean 10, Jésus se compare au Bon Pasteur qui est venu pour que ses brebis aient la vie et l'aient en abondance» (VSV, p. 155).

Il cite évidemment Matthieu 25,31-46 pour faire voir comment Jésus s'est identifié aux pauvres. Son interprétation du texte est fort judicieuse lorsqu'elle insiste sur le verbe «faire» et non pas sur le pauvre en tant que «ré-incarnation» de Jésus.

AVANT-GARDE DU PAPE FRANÇOIS

Il met de l'avant une conception de l'Église servante et pauvre au service des plus pauvres. Ses écrits (voir VSV, p. 157) ne vont pas sans rappeler le père Congar, qui publiait dans les années 1960 son opuscule *Pour une Église servante et pauvre*. Plus près de nous, le pape François, dans *La joie de l'Évangile*, nous parle d'une Église pèlerine, d'une Église en sortie.

«C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le désir qui s'est fait de plus en plus pressant, ces dernières années, de voir l'Église devenir davantage “servante et pauvre”: on la veut pauvre non pas parce que la pauvreté ou la misère est une bonne chose en soi, on la veut pauvre afin qu'elle soit plus libre, plus détachée, plus capable de porter une attention toute particulière aux plus démunis de la communauté, comme Jésus le demande» (VSV, p. 157-158).

Il s'intéressait à toutes les victimes, sans oublier celles des sociétés oppressives et marquées par l'injustice sociale à l'interne et dans les rapports sociaux et économiques internationaux. Par exemple, le Salvador a fait l'objet d'une grande sollicitude de sa part. Il s'est prononcé à plusieurs reprises afin de défendre son peuple alors opprimé sous le couvert de l'idéologie de la sécurité nationale. Fidèle au magistère social de l'Église, M^{gr} Proulx conçoit

«L'UNITÉ DES CHRÉTIENS NE PEUT PAS ÊTRE ÉDIFIÉE SUR LE MENSONGE OU SUR UN BON-INTENTIONNISME NEUTRE. JÉSUS VOULAIT L'UNITÉ DE SES DISCIPLES, MAIS CELA NE L'A PAS EMPÊCHÉ DE PARLER DES "HYPOCRITES" ET DES "SÉPULCRES BLANCHIS", NI DE CHASSER LES VENDEURS DU TEMPLE! IL EST ÉVIDENT QUE PERSONNE N'AIME À SE FAIRE REMETTRE EN QUESTION.»

la paix comme une conséquence de la justice à l'intérieur des nations et entre elles.

Notre société, qui a tendance de plus en plus à reléguer Dieu dans la sphère privée, accorde généralement peu d'attention aux exigences sociales de l'Évangile et à la doctrine sociale de l'Église.

L'évêque de Hull a dû faire face tout au long de sa carrière aux résistances de plusieurs personnes qui n'appréciaient pas ses sorties publiques. Politiciens autant que simples fidèles remettaient en cause la justesse de l'engagement social chrétien, et en particulier celui d'un évêque qui ne craignait pas de faire connaître ses points de vue auprès des médias.

Il a reçu d'acribes critiques, par exemple lors de la sortie du document de l'épiscopat canadien *Jalons d'éthique et de réflexion sur la crise économique actuelle*, publié lors de la grave récession économique de 1982-1983. On l'invitait à demeurer dans ses quartiers ou à laisser à d'autres, mieux préparés que lui, le soin de se pencher sur les conditions de vie sociales et économiques du pays et sur le sort des déshérités et des chômeurs.

M^{gr} Proulx n'a pas craint ces critiques, qui ont toujours été présentes tout au long de sa mission, et il y a répondu avec

patience (mais aussi avec fermeté) à diverses reprises, par exemple à l'occasion d'une allocution prononcée au Club Richelieu de Thurso le 5 mai 1976 :

«Qu'as-tu fait du vieillard parqué dans un foyer d'accueil mal organisé? Quand as-tu visité cette personne âgée la dernière fois? Quand as-tu pensé à élire des hommes capables d'assurer des lois plus justes dans nos différents parlements? Quand t'es-tu intéressé vraiment au sort des assistés sociaux, nos blessés de guerre, victimes d'une société de plus en plus axée sur des profits? Quand t'es-tu contaminé en acceptant l'ex-prisonnier dans ton voisinage ou l'ex-drogué qui veut rebâtir sa vie?» (VSV, p. 149).

Déoulant en droite ligne de l'Évangile et de la doctrine sociale de l'Église, sa pensée sociale a débordé les frontières du temps et de l'Église elle-même. Les chrétiens et chrétiennes du Québec et du Canada d'aujourd'hui ainsi que toute personne de bonne volonté peuvent continuer à s'inspirer de lui et de ses prises de position éclairantes. Voilà un message social qui, on l'aura constaté, est toujours aussi pertinent qu'inspirant pour le bien et le véritable progrès de notre société et du monde actuel. ■

Passer à table

Étude pour « Les Disciples d'Emmaüs », Jean Paul Lemieux, 1940

Il y a de ces récits bibliques qu'on s'imagine assez aisément. On visualise bien le doigt de Thomas dans la plaie du Christ lors de l'apparition *post mortem* de ce dernier, comme nous l'a proposé Caravaggio, ou l'air anéanti de la Vierge tenant son fils mort, comme on le voit sur la *Pietà* de Michelangelo, ou bien encore, cliché suprême, les Douze alignés de chaque côté du Christ à la table de la *Dernière Cène* de da Vinci.

Les disciples d'Emmaüs, quant à eux, se présentent d'ordinaire dans notre imaginaire soit en route avec Jésus, soit assis à une table, dans un cadre assez rapproché, avec peut-être un serveur en arrière-plan. C'est du moins de cette manière que Rembrandt, entre autres, s'est approprié cette histoire.

Plus près de nous, dans l'espace et dans le temps, Jean Paul Lemieux s'est aussi intéressé aux disciples d'Emmaüs, mais d'une manière peu commune, voire surprenante. Une analyse de la composition formelle de l'*Étude pour « Les Disciples d'Emmaüs »*, de même que de son contexte de création, permettra de mieux comprendre les motifs de l'artiste et le sens de l'œuvre.



UNE JOURNÉE ORDINAIRE

Datant de 1940, l'*Étude pour «Les Disciples d'Emmaüs»* présente ce qui nous apparaît comme plusieurs petites scènes d'une journée ordinaire d'un village québécois typique de l'époque.

Le regard de l'observateur est guidé par un chemin serpentant du bas au haut du dessin : au premier plan, des religieuses surveillent des enfants qui jouent au ballon dans la cour de l'école, puis on rencontre un fermier sur la route, à côté de son champ, qui croise une femme portant ce qui semble être un panier de légumes. Cette dernière se dirige vers sa maison, où sont attablés trois hommes. Cette maison marque le plein centre de la composition.

Toujours en remontant le chemin vers l'arrière-plan, notre regard s'arrête à droite sur quelques maisons canadiennes et une étendue d'eau que domine une colline ornée de conifères, et à gauche sur une petite église au clocher imposant, flanquée d'un modeste cimetière et devant laquelle se trouve un curé en soutane. La route disparaît enfin entre les collines et les champs, où paissent quelques vaches.

Avec un tel programme visuel, on s'attend peut-être à une œuvre aux dimensions importantes. Or, il ne s'agit ici que d'une petite étude [ébauche préparatoire réalisée par l'artiste, souvent au crayon, en vue d'une œuvre de plus grandes dimensions] de 25,4 sur 20 cm, faite à la gouache et au crayon, et dont on voit encore les carreaux tracés par l'artiste pour faciliter une éventuelle réplique sur une toile de plus grand format.

Les dimensions de l'ébauche sont d'autant plus étonnantes lorsqu'on s'attarde à la quantité de détails. En effet, presque aucun plan de couleur n'est laissé sans détail : l'herbe est jonchée de fleurs, les champs sont couverts de sillons, l'eau de vaguelettes, et le ciel d'oiseaux ou de nuages (les taches blanches ne permettent pas de bien discerner). Même les vêtements des personnages ont des motifs tantôt de pois, tantôt de rayures ou de carreaux.

On apprécie également la palette généreuse de l'artiste, qui utilise un grand éventail de couleurs vives.

LES DISCIPLES D'OÙ ?

Si l'on oublie le titre de l'œuvre, on pourrait croire qu'il ne s'agit que d'une scène de genre bien typique du Québec rural des années 1940. C'est que Lemieux a choisi de s'approprier pleinement le récit biblique, dans son contexte à lui.

Certains pourraient critiquer l'espace occupé par les saints personnages comme étant trop petit par rapport à leur importance, l'œuvre ne rendant pas un témoignage digne des grandes toiles d'art sacré, où le Christ et ses amis apparaissent en grande gloire, dans des proportions imposantes, voire intimidantes.

Pourquoi l'artiste choisit-il d'intégrer l'évangile de saint Luc dans un tel contexte ? Pourquoi assoir le Christ dans une maison canadienne, pourquoi habiller les fameux disciples de chandails de laine ? N'est-ce pas le comble de l'anachronisme que de mettre dans un décor commun des religieuses, un prêtre en soutane, une église, et même un crucifix (sur le mur de la maison), et Jésus lui-même ?

Peut-être que Jean Paul Lemieux aurait pu nous faciliter la tâche de l'interprétation de son œuvre en l'appelant *Les disciples de Baie-Saint-Paul*, ou encore *Les disciples de Saint-Jean-Port-Joli*, ou de n'importe quel village laurentien.

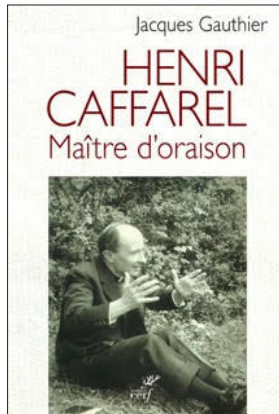
C'est que, malgré ses dimensions modestes et son style naïf, l'*Étude pour «Les Disciples d'Emmaüs»* est une véritable catéchèse. Lemieux place d'abord la scène au printemps, une saison qui symbolise la résurrection, avec ses fleurs qui poussent, ses champs ensemencés, ses arbres de plus en plus fournis. Les couleurs vives qu'il utilise ajoutent au dynamisme évoqué.

Il n'est pas anodin non plus que la maison qui accueille Jésus soit au centre de la composition ; Lemieux le place au centre de la vie de ce village.

Aussi l'artiste invite-t-il le Christ ressuscité dans la simplicité d'un foyer canadien-français, pour que l'observateur canadien-français se sente concerné. Le peintre fait de cet évangile une parole vivante, « d'actualité ». Ce sont certes deux hommes en route vers Emmaüs que Jésus accompagne après sa résurrection, mais Lemieux les fait atterrir au Québec, en 1940. Deux-mille ans plus tard, c'est nous qui ne reconnaissons pas le Sauveur qui marche à nos côtés, au quotidien.

Comme il s'invite dans la cour d'école des religieuses, dans le champ des paysans, sur le voilier des marins, dans le sermon du curé, il désire s'asseoir à notre table. Alors que nous allons à la messe et que des crucifix sont accrochés dans nos maisons, prenons-nous le temps de partager avec le Christ le repas qu'il nous offre et savons-nous le reconnaître au cœur de notre réalité quotidienne ? C'est, en tout cas, la question posée par cette *Étude* de Jean Paul Lemieux. ■

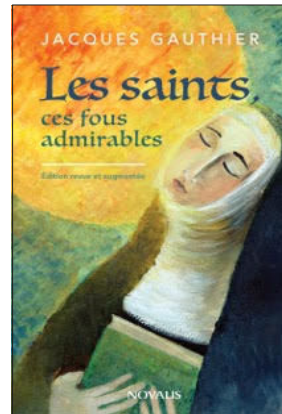
Nouveaux livres de Jacques Gauthier



*Henri Caffarel,
maître d'oraison,*
Cerf, 160 pages, 23,95 \$.

« Cet ouvrage est formidable,
merveilleux à lire, c'est
vraiment enthousiasmant.
Nous découvrons toute la
profondeur d'un grand maître
spirituel. »

M. Mahieu, libraire à La
Procure à Paris, dans l'émission
Esprit des lettres à KTO.



*Les saints,
ces fous admirables,*
Novalis, 350 pages, 29,95 \$.

Un livre unique sur 63 grands
témoins du Christ qui ont
marqué l'Église et l'humanité.
Chaque texte est une mini
biographie du saint ou de la
sainte en fidélité à l'histoire
et à la spiritualité.



Faites nous confiance pour tous vos
projets d'impressions.

Visitez notre site achat en ligne à :
shop.stampa.ca

445, avenue Marconi
Québec (Québec) G1N 4A7

☎ 418 681-0284
📠 418 681-1178

www.stampa.ca
info@stampa.ca

RECHERCHE *bénévoles*

Vous croyez à la mission du *Verbe* et
vous habitez la région de Québec ?
Vous avez un peu de temps ?

! NOUS AVONS BESOIN DE VOUS. !

- Ménage de notre réserve -
(manipulation de boîtes de revues, classement, tri)
- Recherche sur Internet -
(collecte de données)
- Appels téléphoniques -
(collecte de données)
- Publipostage occasionnel -
(mise sous pli)

Communiquer avec Sophie au **418 454-7981**
ou sophie.bouchard@le-verbe.com

CHARBEL MAKHLOUF

le saint du Liban

Charbel Makhlof est né en 1828 dans une famille campagnarde dans le village le plus élevé du Liban (Bekaa Kфра). Il a perdu son père lorsqu'il était encore enfant et il a grandi entouré de sa mère et de ses quatre frères et sœurs dans une ambiance religieuse pleine de simplicité.

Charbel s'est senti fortement attiré par la prière dès sa jeunesse. Jeune berger, il aimait se retirer dans un coin de prière. Devenu adulte, il a suivi l'exemple de ses deux oncles devenus moines et s'est engagé dans la vie monastique dans l'Ordre libanais maronite. À partir de ce moment, il n'a plus revu sa mère ni les membres de sa famille.

Dans la solitude et la prière, il s'est voué à la recherche de la perfection. Devenu prêtre, Charbel s'isola un peu plus tard dans un ermitage à Annaya. Il est mort la veille de Noël 1898. Le témoignage de sa vie et l'odeur de sa sainteté n'ont pas tardé à se répandre partout dans le monde.

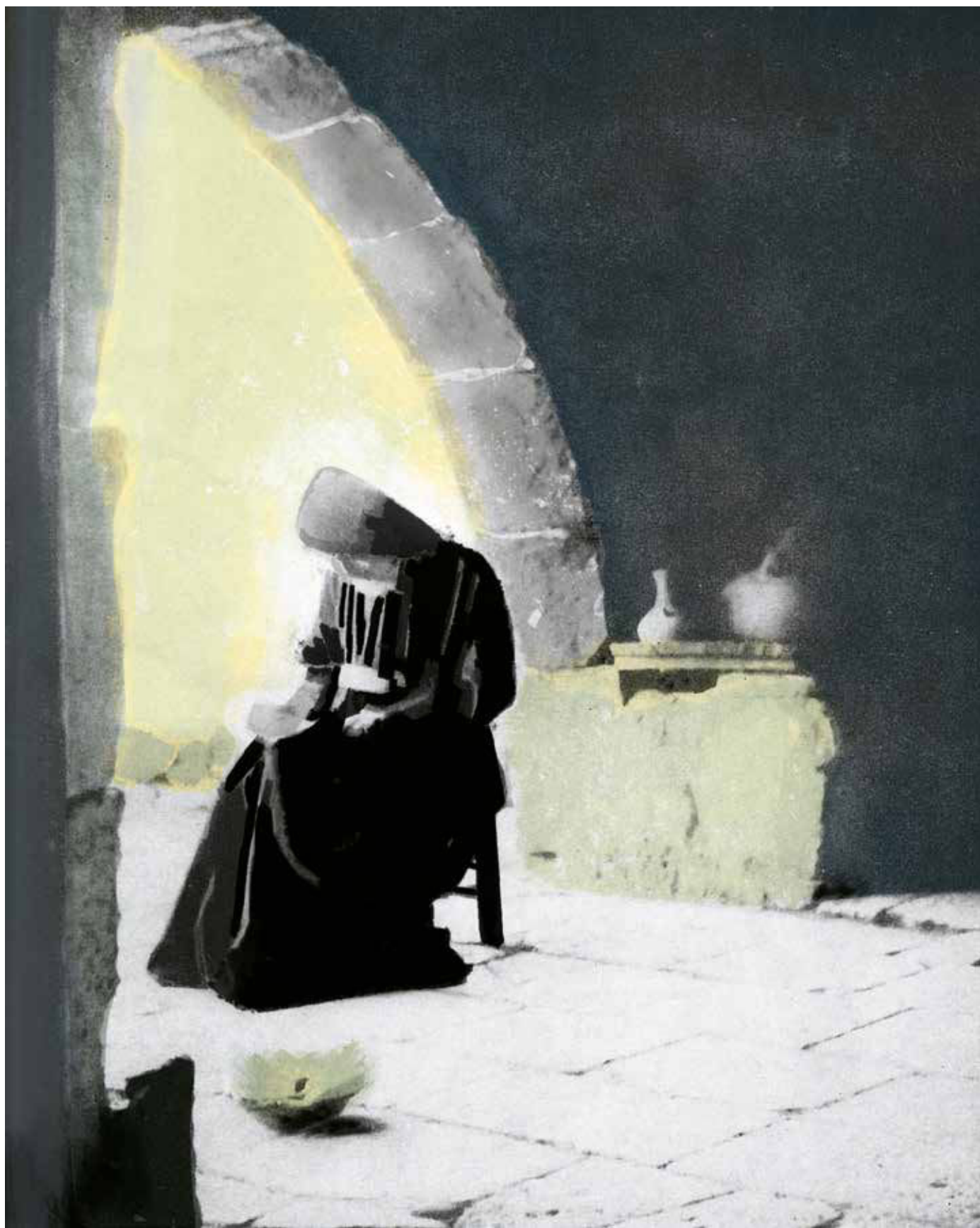
Charbel était une personne ascétique. Les résolutions vigoureuses qu'il a prises au regard du silence et de la solitude ne lui faisaient pas peur: il était bien formé par la nature rigoureuse des montagnes libanaises, par les dures conditions climatiques de l'hiver et par la perte de son père, victime des forces ottomanes.

La vie de Charbel fut plutôt solitaire, car il menait son propre chemin loin de sa famille, loin des concessions régionales qui régnaient alors, loin de tout le monde, pour se rapprocher davantage de Dieu.

Charbel a donné un témoignage exceptionnel, puisque, paradoxalement, son silence terrestre s'est transfiguré en un langage permanent, son retrait en une présence miraculeuse auprès des croyants, et sa discrétion dans son adoration à Dieu en un témoignage irrésistible. Il est nommé: fou de Dieu.

Lorsqu'il était au monastère, Charbel avait demandé à l'un de ses confrères de remplir sa lanterne d'huile. Ce dernier, gêné de cette requête, la lui avait remplie d'eau. Pourtant, la lanterne à eau s'allumait normalement dans les mains de Charbel. Ce phénomène étonnant a alors poussé son supérieur à accepter sa demande d'aller vivre en ermitage.

Aussi, la sainteté de sa vie était devenue proverbiale. Jamais il ne semblait ressentir la faim ou la soif; il est même arrivé qu'on l'ait oublié au champ où il travaillait toute la journée et il ne se plaignait jamais. Travaillant dans un vignoble pendant les 23 années de sa vie érémitique, jamais il n'a goûté au raisin ni au vin – sinon à la messe! ■



LE COMBAT SPIRITUEL DE L'ORAISON

Dans *Une saison en enfer*, Rimbaud écrit que «le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes». Or, s'il est un lieu privilégié où se déroule ce combat spirituel, c'est bien l'oraison, appelée aussi prière contemplative ou prière de silence. Que de soldats du Christ la commencent avec enthousiasme et l'abandonnent en cours de route ! Y a-t-il plus d'anciens combattants que de jeunes recrues pour cette forme de prière intérieure ? Ne nous décourageons pas, nous pouvons toujours reprendre les armes si nous le voulons, car c'est avant tout une question de désir, de volonté, d'amour, de foi. L'oraison n'est pas une guerre pour superhéros, elle est au plus un combat spirituel pour les pauvres que nous sommes.

JE VEUX CE QUE TU VEUX

Le père Henri Caffarel (1903-1996) a montré dans ses nombreux livres que l'oraison est une orientation libre de tout notre être vers Dieu. «Seigneur, je veux de cette oraison ce que tu en veux.» Cet acte lucide de vouloir ce que Dieu veut dépasse les sensations, les sentiments, les distractions, les images, les idées que nous pouvons éprouver en priant. (Voir mon livre *Henri Caffarel, maître d'oraison*, Cerf.)

Dans *Cinq soirées sur la prière intérieure*, il écrit : «Mais alors, si l'essentiel de l'oraison ne réside ni dans la stabilité de l'attention, ni dans le “je sens”, ni dans le “je pense”, où le trouver ? Dans le “je veux”, l'adhésion de ma volonté à la volonté de Dieu. Ce qui revient à dire que l'oraison n'est pas affaire d'attention, ni de sensibilité, ni d'activité intellectuelle. Elle consiste en cette orientation que j'imprime volontairement à mon cœur profond.»

Ce «je veux», moteur du voyage intérieur avec le Christ qu'est l'oraison, devient le «pilote automatique», expression chère au père Caffarel, qu'il appelle aussi «intention». L'intention de se livrer sans réserve à l'amour de Dieu dans l'oraison commande tout le parcours, même si l'attention à Dieu n'y est pas toujours. L'intention vient de nous et nous engage à continuer à prier, l'attention à Dieu est une grâce qui nous conduit à goûter son silence d'amour. Dieu combat en nous par son Esprit, nous n'avons qu'à lui dire : «Je veux être tout à toi.»

LE TRIOMPHE DIVIN

Si l'oraison relève de la volonté, elle est de l'ordre du combat spirituel, comme Jacob avec l'ange, où nous laissons Dieu triompher en nous. Être seul devant Dieu pour se recentrer en lui, cela ne va pas de soi. Il ne s'agit pas tant de «lâcher prise» – comme un effort illusoire de notre part –, mais de nous abandonner à Dieu en nous, nous recentrer sur sa présence aimante.

Saint Nicolas de Flüe disait : «Il peut se faire qu'on aille à la prière comme à la danse, il peut se faire qu'on aille à la prière comme au combat.» L'important est d'y aller et de durer, sans faire de grands efforts, si ce n'est de laisser Dieu vaincre nos résistances en misant sur nos faiblesses. «Ma faiblesse, c'est ma force», disait saint Paul.

Nous ne pouvons persévérer dans la prière que par l'ardeur d'un amour humble et confiant qui attend tout de Dieu. Si nous l'aimons vraiment, nous priions. S'il fait partie de notre vie, nous mènerons le combat de la prière avec la force de notre foi, la vigueur de notre espérance

Nous avons à combattre la tentation de penser qu'il ne se passe rien lorsque nous prions.

et la ferveur de notre amour. Nous avons à combattre la lourdeur, la paresse, l'ennui, la routine par la puissance de la Parole de Dieu qui soutient notre prière.

L'oraison se nourrit à la méditation de la parole de Dieu, surtout l'Évangile, lieu privilégié de la rencontre du Christ. Plus nous méditons l'Évangile, plus Dieu incline notre volonté à la prière profonde. Sa parole épouse toujours notre silence, même s'il est inquiet et tapageur. « Cherchez en lisant, et vous trouverez en méditant ; frappez en priant, et il vous sera ouvert par la contemplation » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2654).

Nous avons aussi à lutter contre la vague impression que nous perdons notre temps dans la prière, que nous ne savons pas quoi dire et quoi faire lorsque les distractions nous talonnent. Nous avons à combattre la tentation de penser qu'il ne se passe rien lorsque nous prions, que Dieu n'entend pas nos prières, qu'il ne nous exauce pas.

Dieu est toujours là, près de nous, présent en nous. Acceptons cette présence avec confiance et offrons-nous à son amour. Notre prière lui appartient. C'est un don que nous lui rendons jour après jour. Il ne veut que la fidélité dans la prière. « Le juste vivra par sa fidélité » (Habaquq 2,4). C'est le grand combat à livrer, nous y arrivons en nous appuyant sur la fidélité de Dieu.

par le diable. Il a lutté aussi à Gethsémani lorsqu'il a repoussé l'extrême tentation en acceptant jusqu'au bout la volonté du Père. Le priant est habité par la détresse du monde, il lutte avec le Christ pour intercéder auprès du Père. L'oraison est l'arme efficace pour lutter contre le mal, l'orgueil, l'égoïsme, la haine, la violence.

L'oraison varie selon les jours, mais celle que nous vivons aujourd'hui est celle qui nous convient, puisque c'est le Christ qui nous la donne au moment présent. Ressuscité, il est toujours là, nous partageant sa paix comme à ses apôtres : « Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : "La paix soit avec vous !" » (Jn 20,19). Il nous regarde avec amour, il sait ce qui est bon pour nous. Il nous attend pour accomplir son œuvre de résurrection en détruisant nos pulsions de mort. Car y a-t-il plus grande victoire que celle du Christ au matin de Pâques ? Alléluia ! ■

Jacques Gauthier a publié en 2017 : *Un souffle de fin silence* (Noroît) ; *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance) ; *Prier en couple et en famille* (Parole et Silence) ; *Saint Jean de la Croix* (Presses de la Renaissance) ; *Saint Bernard de Clairvaux* (Presses de la Renaissance) ; *Henri Caffarel, maître d'oraison* (Cerf). Il vient de faire paraître une nouvelle édition revue et augmentée de *Les saints, ces fous admirables* (Novalis). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue : jacquesgauthier.com.

COMMUNIER AU CHRIST

Prier n'est pas faire le vide, c'est communier au Christ. Celui ou celle qui prie mène à sa manière le combat du Christ au désert où, pendant quarante jours, il a été tenté



FONDATION
DES CHOISIS
DE JÉSUS

VOTRE DOSE QUOTIDIENNE DE VITAMINES SPIRITUELLES



1D
Vol. 1
N° 60

23. Mon enfant, la terre est impuissante à faire disparaître la neige qui la recouvre; seul le soleil à ce pouvoir. Lorsqu'il se met en action, la neige disparaît rapidement. Toi, tu es comme la terre; tes préoccupations, comme la neige; et l'Amour, comme le soleil, avec la différence que toi tu as à donner ton consentement pour que l'Amour se mette en action.



2A
Vol. 2
N° 48

38. Mon tout-petit, Ma toute-petite, descends toujours plus profondément en toi, pour entrer dans une intimité plus grande avec Moi. Ne te préoccupe pas des pensées du monde. Souviens-toi qu'une seule et unique chose importe: l'intimité que nous avons ensemble... cette intimité qui te conduit là où le Père veut que tu sois et qui Lui permet d'accomplir la mission qu'Il veut réaliser à travers toi.



1C
Vol. 1
N° 51

23. Mon enfant, Je connais ce dont tu as besoin. Moi, Je regarde au niveau de ton être que Je forme et transforme, avec ta permission. Je veux qu'il devienne très beau, très pur et blanc comme neige. L'important, c'est qui tu es, ce que tu Me permets d'accomplir en toi, par toi et autour de toi. Fais-Moi confiance, puisque Je t'aime.

www.fcdj.org/vitamines

TROIS VOLUMES

« Pour le bonheur des Miens, Mes choisis. Jésus »

Ces livres parlent de Dieu comme Amour. Comment communiquer plus clairement à l'humanité le grand Amour que Dieu ressent pour chacun de nous? J'invite chaque lecteur de ces volumes à accepter l'Amour de Dieu, à aimer son prochain de tout son cœur et à devenir un être d'Amour.

Jānis Pujats

Cardinal émérite de Riga en Lettonie

www.fcdj.org/boutique



L'essentiel de ta vie, en ce moment, c'est de te laisser aimer. Prends le temps de goûter Mon Amour, de te laisser transformer par l'Amour.

Jésus



Mon enfant, comme le soleil et la pluie font croître la fleur, le feu et la pluie de Mon Amour dilatent ton cœur pour le rendre éblouissant de Mon Amour.

Jésus



Tu vis la transformation en devenant un être plein d'Amour. C'est cette transformation de ton cœur qui va susciter chez toi le désir d'aider les autres par amour.

Jésus



Ce dont J'ai besoin, ce sont des gens qui deviennent Amour. En devenant Amour, tu deviens un vrai témoin, un pilier pour Mon Église Nouvelle.

Jésus



PENSÉE DU JOUR

Mon premier rendez-vous du jour

Je reçois la Pensée du Jour depuis plusieurs années. C'est mon premier rendez-vous de la journée. Cette parole de Jésus me porte tout au long de ma journée, dans les bons instants comme dans les plus difficiles. Elle parle vraiment à mon cœur. Lorsque je m'interroge sur un sujet, je reçois le lendemain la réponse de Jésus à mon questionnement!

Merci Jésus, baume de mon cœur!
Tu es le véritable Amour,
avec Maman Marie.

Janine B.

Notre application est
GRATUITE

Écrire : **Choisis de Jésus**
dans le Play Store de Google
ou dans l'App Store



L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR
AVIVIA.CA



418 365-7821

Armoires AVIVIA

20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0



Le Credo

Icone montrant les évêques du concile de Nicée aux côtés de l'empereur Constantin, tenant anachroniquement le texte du *Symbole de Nicée-Constantinople* adopté au premier concile de Constantinople (381), avec les modifications introduites encore plus tard dans l'usage liturgique. Wikimedia - CC

Le *Credo* – terme latin qui veut dire «croire» – est récité chaque dimanche lors de la messe. Il constitue un condensé de l'enseignement des Apôtres que l'Église utilise depuis ses origines, en particulier dans la liturgie baptismale (Mt 28,19). Précisons maintenant pourquoi l'Église a jugé bon de résumer sa foi en un *Credo*.

Le *Credo* est une «règle de foi». Elle vient préciser ce qu'est la foi de l'Église, entre autres par rapport aux enseignements qui s'éloignent de ce que nous ont transmis les Apôtres. La règle de foi était nécessaire dès les débuts de l'Église chrétienne pour préserver l'enseignement des apôtres en face des hérésies (2 P 3,16).

En effet, il y avait, au 2^e siècle, des prédicateurs qui faisaient une distinction claire entre le Dieu des Juifs, celui de l'Ancien Testament, qui serait un dieu mauvais qui a créé la matière (cette dernière perçue comme étant une prison) et le Dieu du Nouveau Testament, Jésus, qui est bon et donc séparé de la matière.

Ce dernier n'aurait pris qu'une apparence corporelle (car la chair est mauvaise) et il n'est pas mort sur la croix; c'est quelqu'un d'autre qui serait mort à sa place. Selon ces prédicateurs, le Fils de Dieu ne serait donc pas vraiment «venu en chair» (1 Jn 4,2). Ce groupe se nomme les «gnostiques¹».

Devant la prétention des gnostiques – terme qui signifie «ceux qui connaissent» – à avoir préservé l'enseignement secret de Jésus, les évêques de l'Église faisaient appel aux écrits des Apôtres. Mais comme les gnostiques aussi se servaient de ces mêmes textes, l'Église s'appuyait également sur une règle de foi qui résume l'enseignement des Apôtres ainsi que sur la succession apostolique (la transmission fidèle de la foi d'un apôtre à un évêque, puis à un autre évêque, etc.).

Le magistère de l'Église continue aujourd'hui ce travail de discernement de la vérité venant de Dieu par rapport aux philosophies purement humaines et aux hérésies.

1. La littérature johannique aurait d'ailleurs eu pour cible l'enseignement d'un groupe particulier de gnostiques, les docétistes, qui niaient que Jésus Christ était venu dans la chair (1 Jn 4,2). À ce sujet, voir N. Perrin, «Gnosticism», dans K. J. Vanhoozer (dir.), *Dictionary for Theological Interpretation of the Bible*, Grand Rapids, Baker Academic, 2005, p. 258.

Mais qu'enseignait la règle de foi? C'était d'abord une formule récitée par le nouveau converti qui se faisait baptiser, sous forme de question/réponse (Crois-tu en Dieu, le Père Tout-Puissant? En Jésus Christ, son Fils unique? En l'Esprit Saint dans la Sainte Église?). C'est ensuite devenu une confession de foi, un *Credo* (le Symbole des Apôtres, puis le *Credo* de Nicée-Constantinople, parmi les plus connus).

Voici un exemple qui montre que la règle de foi est très ancienne et qu'elle était présente dans l'Église primitive (ce n'est pas une invention du méchant Constantin, comme le pensent les protestants radicaux et certains modernistes). Cette règle de foi se trouve dans l'ouvrage *Contre les hérésies* d'Irénée de Lyon (130-202) :

«En effet, l'Église, bien que dispersée dans le monde entier jusqu'aux extrémités de la terre, ayant reçu des apôtres et de leurs disciples la foi en un seul Dieu, Père tout-puissant, “qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent”, et en un seul Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui s'est incarné pour notre salut, et en l'Esprit Saint, qui a proclamé par les prophètes les “économies”, la venue, la naissance du sein de la Vierge, la Passion, la résurrection d'entre les morts et l'enlèvement corporel dans les cieux du bienaimé Christ Jésus notre Seigneur et sa parousie du haut des cieux dans la gloire du Père [...], ayant donc reçu cette prédication et cette foi, ainsi que nous venons de le dire, l'Église, bien que dispersée dans le monde entier, les garde avec soin, comme n'habitant qu'une seule maison, elle y croit d'une manière identique, comme n'ayant qu'une seule âme et qu'un même cœur, et elle les prêche, les enseigne et les transmet d'une voix unanime, comme ne possédant qu'une seule bouche. Car, si les langues diffèrent à travers le monde, le contenu de la Tradition est un et identique. Et ni les Églises établies en Germanie n'ont d'autre foi ou d'autre Tradition, ni celles qui sont chez les Ibères, ni celles qui sont chez les Celtes [...]»².

Cette même règle de foi, avec des variantes mineures, peut être lue chez plusieurs autres auteurs chrétiens des premiers siècles (Hippolyte de Rome, Tertullien, Origène, Cyprien de Carthage, etc.)³.

2. Livre I, chapitre 10.

3. Voir D. H. Williams, *Retrieving the Tradition and Renewing Evangelicalism: A Primer for Suspicious Protestants*, Grand Rapids, Eerdmans, 1999, p. 94.

La règle de foi n'était pas considérée comme une tradition au-dessus des Écritures, mais un résumé condensé et fidèle de l'enseignement oral des Apôtres.

Il faut bien entendu préciser que la règle de foi n'était pas considérée comme une tradition au-dessus des Écritures, mais un résumé condensé et fidèle de l'enseignement oral des Apôtres, transmis ensuite par leurs successeurs (les évêques se situant dans la succession apostolique) et dont les Écritures sont la forme écrite.

Où voulons-nous en venir avec ce texte sur le *Credo*? Tout d'abord, rappeler que la foi catholique a un contenu déterminé qui ne dépend pas de nos préférences subjectives, mais qu'il nous a été transmis par les Apôtres et leurs successeurs jusqu'à aujourd'hui.

Il y a donc une différence entre la foi de l'Église et ce qu'on nomme les «hérésies». Ce terme, qui signifie «choisir», consiste à prendre ce qui fait notre affaire dans l'enseignement de l'Église – attitude très répandue aujourd'hui, particulièrement en Occident – plutôt que le recevoir avec gratitude et humilité afin de le transmettre à notre tour aux jeunes générations.

Ensuite, je tenais à rappeler que la Bible n'est pas séparable de l'Église, car l'Écriture est la forme écrite de la prédication orale des Apôtres qui a été transmise par leurs successeurs. Le principe protestant de «l'Écriture seule» a mené à la division du protestantisme en environ 9 000 confessions⁴, alors que la règle de foi de l'Église sert à préserver son unité dans la foi.

Également, je veux rappeler que le *Credo* n'est pas une invention de Constantin pour asseoir sa domination politique sur le monde (un Dieu, une foi, un empereur), mais est bien présent avant ce 4^e siècle qui a vu le christianisme devenir religion d'État de l'Empire romain.

Finalement, le *Credo* est inséparable de la liturgie de l'Église, car il se retrouve, sous une forme rudimentaire, dans la liturgie baptismale de l'Église de Rome⁵. Confesser notre foi en Dieu Père, Fils et Esprit Saint est lié au fait d'être baptisé au nom de la Sainte Trinité (Mt 28,19); ce n'est pas uniquement l'énoncé de propositions vraies sur Dieu, mais aussi l'engagement de notre existence sous la conduite de l'Esprit Saint, afin de devenir conformes au Fils pour la gloire du Père. Il y a un lien indissoluble entre le *Credo*, la catéchèse, les sacrements et la vie dans l'Esprit. ■

Steve Robitaille détient une maîtrise en études théologiques à l'Université de Montréal et travaille comme agent de pastorale.

4. David B. Barrett, George T. Kurian et Todd M. Johnson (sous la dir. de), *World Christian Encyclopedia* (Oxford, Oxford UP, 2001²), cité par Scott Eric Alt, «We Need to Stop Saying That There Are 33,000 Protestant Denominations», *National Catholic Register*, [en ligne]. [www.ncregister.com/blog/scott-ericalt/we-need-to-stop-saying-that-there-are-33000-protestant-denominations].

5. Hippolyte de Rome, *La tradition apostolique*, Paris, Cerf, coll. Sources chrétiennes, 11, 1946.



LES BOURREAUX DU SEIGNEUR

La foi en un Dieu mystérieux et invisible a-t-elle quelque chose à offrir aux hommes soumis à une aussi abominable débauche de crimes, à un déchainement de violence et de haine aussi monstrueux que ceux auxquels se sont livrés les soldats allemands durant la Seconde Guerre mondiale? Question difficile, car, en un sens, il est manifeste que la foi n'est d'aucun secours. Elle n'a pas sauvé Jeanne d'Arc d'une mort atroce sur le bûcher. Elle n'a pas épargné la guillotine aux carmélites de Compiègne. Elle n'a pas empêché l'extermination de centaines de milliers de Juifs à Treblinka.

Elle n'a pas non plus détourné la Gestapo de soumettre à la question la jeune Maïti Girtanner, compromise dans la Résistance et presque laissée pour morte à la fin du dernier interrogatoire qui précéda son sauvetage par l'armée des ombres, en février 1944. À lire son témoignage, il ne fait cependant aucun doute que Dieu fut le roc sur lequel elle s'appuya, depuis le premier jour de l'Occupation, qui força sa famille à héberger chez elle des officiers allemands, jusqu'aux ultimes moments de son supplice, et même au-delà, durant les années où elle emprunta le long chemin qui la conduisit à pardonner à ses bourreaux.

Non seulement se tourna-t-elle vers le Seigneur en toute circonstance, mais elle encouragea aussi les autres à le faire. Surtout dans les moments les plus critiques, lorsque, par exemple, au petit matin, il fallait faire traverser clandestinement des résistants en zone libre, en tirant avantage de l'emplacement de la maison familiale, sise au bord de la Vienne, une rivière qui servait alors de frontière entre les deux zones. En tout et pour tout, Maïti organisa une centaine de traversées. Chacune fut l'occasion de rappeler la sollicitude de Dieu aux hommes éprouvés qu'elle guidait vers la liberté.

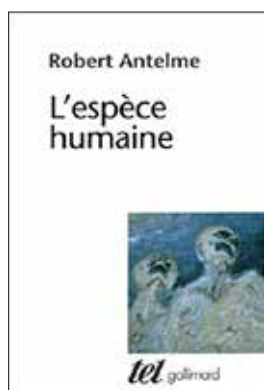
Aux deux officiers en cavale venus un jour la prier d'organiser discrètement leur passage en zone libre, elle demanda, sans préambule, alors que la tension était à son comble et que le moment de traverser le cours d'eau était venu: «Êtes-vous chrétiens?» Un des deux fugitifs inter-

loqués lui répondit: «J'étais catholique.» Maïti répliqua: «Eh bien, tâchez de le redevenir. Peut-être que vous, vous avez abandonné le Seigneur, mais lui ne vous a pas abandonné. C'est le moment de vous en souvenir.» À l'autre qui devait attendre son tour pour franchir la rivière, elle demanda de prier pour son ami, ce qu'il fit.

Quand elle parlait ainsi de l'amour de Dieu, Maïti faisait montre d'une assurance, d'une fermeté d'âme et d'une force de conviction telles que, pour quelques-uns au moins des fugitifs et des combattants qu'elle aida, ses paroles eurent l'effet d'un «choc spirituel». «C'était pour eux que je posais cette question. Pour qu'ils puissent en eux une énergie qu'ils ne soupçonnaient pas eux-mêmes. Pour qu'ils découvrent ou redécouvrent que, dans ce moment crucial de leur vie, ils n'étaient pas seuls. Pour qu'ils sachent qu'au moment où leur pas hésiterait Quelqu'un les précéderait, leur ouvrant la voie avec assurance.»

Maïti perdit son aplomb lorsque, un jour, son principal bourreau, malade et condamné à une mort prochaine, vint la voir en France, quarante ans après la fin de la guerre, dans l'espoir qu'elle pourrait l'aider à affronter la mort avec plus de sérénité. Ainsi, l'ancien bourreau venait-il solliciter le secours de celle qu'il avait failli tuer et dont le témoignage de foi et d'espérance l'avait secrètement marqué en 1944. Sa demande d'aide ne fut précédée d'aucune demande de pardon, cependant. À l'homme qui l'avait handicapée à vie, qui l'avait enfermée dans la douleur physique pour toujours, qui avait détruit sa carrière de pianiste et pulvérisé ses rêves de famille, Maïti commença à parler de torture... et de miséricorde divine.

Maïti Girtanner, «*Même les bourreaux ont une âme*», CLD éditions, 2006, 208 p.



AU FOND DES CAMPS

Œuvre de témoignage appartenant à la «littérature des camps», *L'espèce humaine* relate l'odyssée sinistre de son auteur à travers les cercles de l'enfer concentrationnaire et se présente en même temps comme une méditation sur l'immutabilité de la nature humaine. Un bourreau «peut tuer un homme, mais il ne peut pas le changer en autre chose».

En juin 1944, Robert Antelme est arrêté pour fait de Résistance et déporté au camp de concentration de Buchenwald, où il arrive en août, avant d'être transféré en octobre au camp de Gandersheim. Là, quelques centaines de prisonniers de différentes nationalités sont soumis à d'épouvantables privations et contraints aux travaux forcés, dans une usine de fabrication de pièces d'avion, aux côtés de civils et sous la supervision de contremaîtres allemands, de prisonniers de droit commun devenus kapos et de SS bien planqués, trop heureux de pouvoir finir la guerre en marge des combats.

L'issue du conflit ne fait aucun doute. L'Allemagne nazie voit sa fin venir. Mais durant les six mois que durera l'internement à Gandersheim, la machine de déshumanisation et de mort qu'est le camp de concentration ne souffrira aucune défaillance. Les rations de nourriture ridiculement pauvres et petites, le froid horrible qui brûle la peau à peine couverte d'un habit de prisonnier encrouté par la crasse, la fatigue du travail qui harasse les corps décharnés, les coups de matraque du kapo qui veut prouver son zèle aux nazis, tout s'acharne à arracher des lambeaux de vie aux prisonniers, y compris les poux, qui infestent les bâtiments, les vêtements, les replis de la chair.

Le 4 avril 1945, devant l'avancée des troupes alliées, les SS sont forcés d'évacuer le camp. Ce ne sera pas sans faire liquider, dans le petit bois tout proche, les malades et les invalides qui ralentiraient la marche du troupeau. Puis la colonne de squelettes déguenillés, gardée par des mitraillettes, s'ébranle sur les routes bucoliques de Basse-Saxe.

«Le soleil est très faible, la brume rampe au ras des prés. C'est beau. C'est beau, et on va peut-être nous tuer tout à l'heure.» Le soir venu, la horde épuisée s'apprête à passer la nuit près d'un chenil. On donne des biscuits pour chiens aux détenus affamés. Le lendemain, plusieurs sont pris de diarrhée, alors qu'on vient de les entasser dans l'église où ils doivent passer la nuit.

La sentinelle chargée de contrôler les allées et venues ne laisse partir aux latrines qu'un homme à la fois. La file s'allonge de ceux qui ont la chiasse et qui «se tordent le ventre près de la porte». À bout, les diarrhéiques sont contraints de se soulager «dans les coins de l'église, près des confessionnaux, derrière l'autel». Au matin, les kapos découvrent l'église souillée. Ils sont «furieux, heureux de pouvoir l'être. Ils vont pouvoir régler des comptes. Ils repartent informer les SS». Des exécutions sommaires auront lieu le jour même, sur la route. Certains détenus seront victimes de la rancune et de la cruauté des kapos. D'autres seront désignés arbitrairement par les aboiements du SS: «Toi, viens ici!»

Sur un peu plus de 400 prisonniers sortis de Gandersheim le 4 avril, environ 150 arriveront au camp de concentration de Dachau, le 27 avril, après dix jours de marche et treize jours de transport dans des wagons à bestiaux. Le 29, Dachau est libéré.

Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Gallimard (collection Tel), 1978.



PAR-DELÀ LA BARBE ET LE DEVOIR

Wild at Heart (Indomptable) est une invitation à retrouver notre âme d'enfant assoiffée d'aventure, de héros et de combats épiques, pour mieux reconquérir notre cœur d'homme et vivre une vie passionnée !

Naviguant entre psychologie, théologie, littérature et cinéma, John Eldredge commence par nous partager sa propre expérience de redécouverte de la véritable masculinité.

Dépassant les clichés de l'homme barbu et musclé, ainsi que l'idéal moderne de l'homme domestiqué, bien rangé, prévisible et donc nécessairement ennuyant, l'auteur américain nous invite à revoir la vie d'homme comme une aventure à mener.

Une aventure pour vivre pleinement la vie que Dieu nous a préparée. Ce même Dieu qui a conduit son peuple au milieu du désert en combattant à ses côtés, se révélant ainsi le Dieu puissant, le Dieu des armées, Yahvé Sabaoth !

Avec un réalisme parfois cru, Eldredge constate que chaque homme est dominé par cette interrogation : Suis-je capable ? Ai-je ce qu'il faut ? Que va-t-il se passer si l'on découvre que je ne suis pas un homme aussi bon que ce que je projette ? L'auteur veut ainsi aider chaque homme à découvrir la blessure profonde de laquelle jaillit ce doute, pour ensuite mieux la guérir par la puissance du Christ.

« Ne te demande pas ce dont le monde a besoin. Demande-toi ce qui te fait sentir vivant... puis va et fais-le. Parce que ce dont le monde a besoin, ce sont des gens qui sont vraiment vivants ! » (Howard Thurman)

John Eldredge, *Indomptable. Le secret de l'âme masculine*, Farel, 2002, 242 p.

Frère Simon-Pierre Lessard
simon-pierre.lessard@le-verbe.com



LA PRIÈRE D'ABORD !

Après l'extraordinaire succès de *Dieu ou rien*, traduit en 14 langues, le cardinal Robert Sarah nous offre ce nouveau livre spirituellement décapant. On avait découvert dans le premier l'homme d'Église, sa vie, ses combats et ses priorités pastorales. On entrevoit cette fois l'homme de prière et sa spiritualité.

La force du silence n'est pas un véritable livre entrevu. Il se présente plutôt comme un recueil de 365 pensées (une par jour) que l'on devrait méditer lentement dans la prière silencieuse. Les questions du journaliste Nicolas Diat ne sont que l'occasion d'ordonner les réflexions du cardinal en divers thèmes, tous en lien avec l'idée centrale que l'homme moderne rencontrera Dieu dans le silence... ou ne le rencontrera pas du tout. Car Dieu est silence.

Fidèle à son style clair, profond et absolu, le préfet de la Congrégation pour le Culte divin et la discipline des sacrements nous rappelle à l'ordre : la prière d'abord ! Cet ordre est aussi celui que le concile Vatican II prescrivait à notre monde hyperactif et bruyant : « Il appartient en propre à l'Église d'être à la fois fervente dans l'action et adonnée à la contemplation, mais de telle sorte qu'en elle ce qui relève de l'action est ordonné et soumis à la contemplation. » C'est pourquoi, comme l'écrit le cardinal : « La véritable révolution vient du silence ! »

Le livre se conclut sur un entretien exceptionnel avec dom Dysmas de Lassus, prieur de la Grande Chartreuse, qui accepta de briser son silence pour mieux nous le partager.

Cardinal Robert Sarah, *La force du silence. Contre la dictature du bruit*, Fayard, 2016, 375 p.

Frère Thomas-Philipp Dugas
redaction@le-verbe.com

MAIN D'ŒUVRE

—
TÉMOIGNAGE
DES CHRÉTIENS
À L'USINE

—
RÉFLEXION
L'HUMAIN ET LA MAIN

—
PHOTOREPORTAGE
FRUIT DE LA TERRE
ET DU TRAVAIL

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Jean Grégoire, Alexander King, Marc Malenfant et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Judith Renauld

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

ABONNEMENTS ET ADMINISTRATION :
info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé
chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées
à des organismes de bienfaisance ou de charité.

Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées
de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique

1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél. : 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE

PHOTO DE

RAPHAËL DE CHAMPLAIN

*Le salut d'un roi
n'est pas dans
son armée, ni
la victoire d'un
guerrier dans
sa force.*

*Illusion que des
chevaux pour
la victoire: une
armée ne donne
pas le salut.*

– Psaume 32

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ VERITAS

Avec les Missionnaires de l'Évangile

Cap-Tourmente
16 > 24 juin



CRÉATION, CRÉATURES ET CRÉATEUR

Les *Missionnaires de l'Évangile*, en collaboration avec *Le Verbe*, invitent tous les jeunes adultes à la 2^e édition de l'Université d'été VERITAS, qui se tiendra cet été au domaine Petit-Cap près de Québec. Venez vivre dans un cadre historique et naturel exceptionnel une semaine de conférences et de discussions pour des passionnées de philosophie et de théologie !

Chaque jour, lors de séminaires et d'ateliers, un professeur invité explorera le thème de la *Création* sous divers angles. Au programme : messe quotidienne et liturgie des heures avec les frères, repas chaleureux, excursions en nature et feux de camp !

Avec la participation de Thomas De Koninck, Thérèse Nadeau-Lacour, Yvan Pelletier, père Gilles Pelland, Louis Brunet, Michel Fauteux et père Claude Sarrazin.

